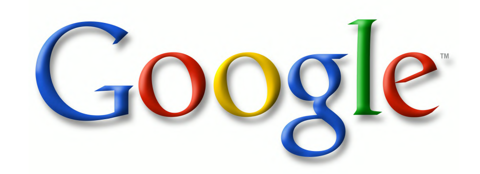
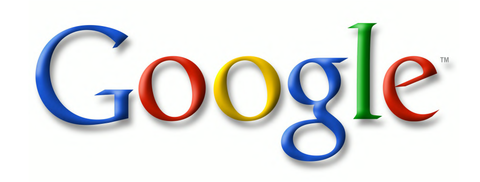
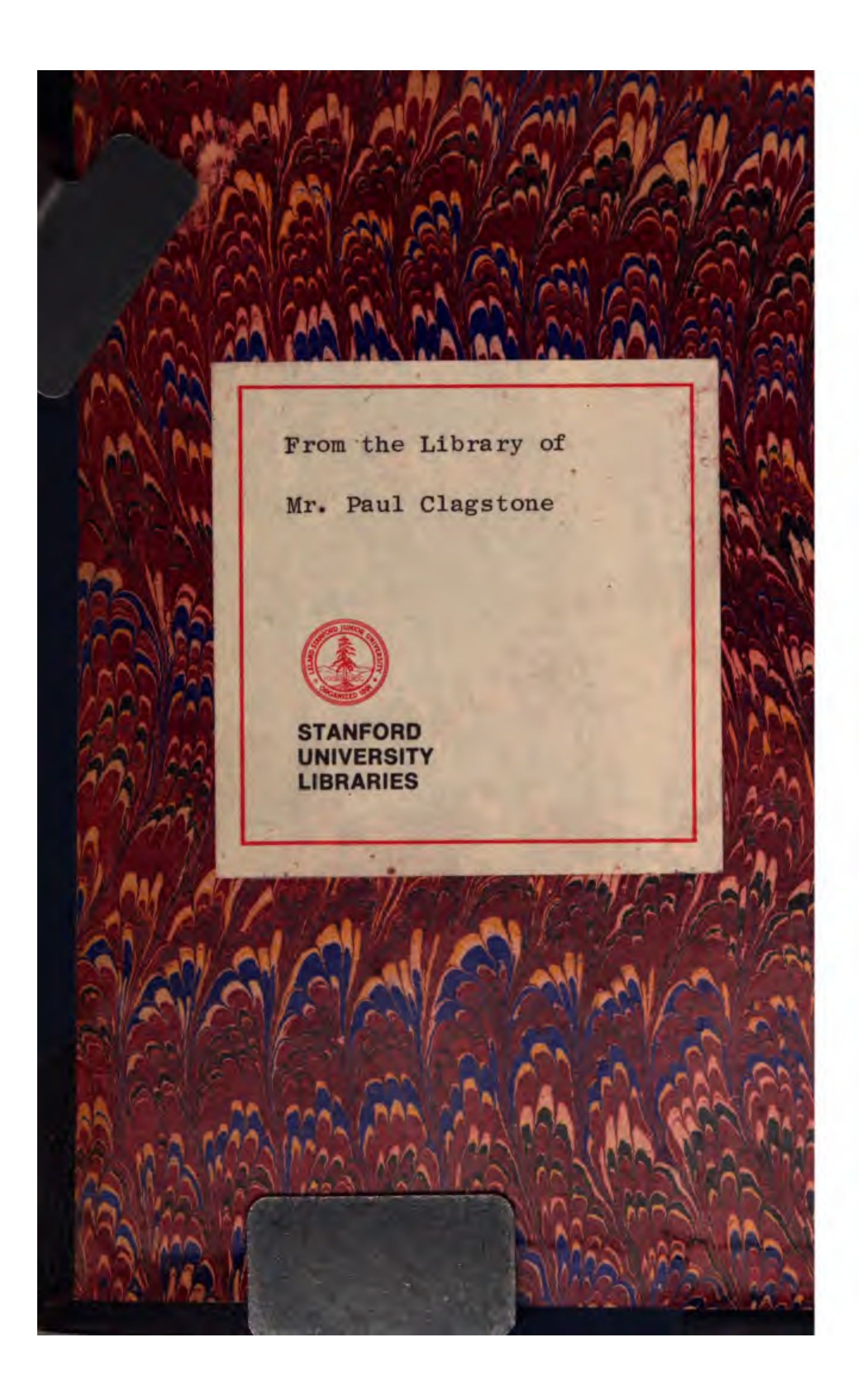







From the Library of
Mr. Paul Clagstone
STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES



HISTOIRE D'AMOUR

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format in-32.

POÉSIE

CHANTS DU SOLDAT, ouvrage couronné par l'Académie française, 130e édition . . . . . 1 fr.

NOUVEAUX CHANTS DU SOLDAT, 112e édition . . . . 1 »

MARCHES ET SONNERIES, 46e édition . . . 1 »

REFRAINS MILITAIRES, 18e édition . . . . 1 »

THÉATRE

JUAN STRENNER, drame en un acte, en vers (réimpression). . . . . 1 fr.

L'HETMAN, drame en cinq actes, en vers, 23e édition . . . . 2 »

LA MOABITE, drame en cinq actes, en vers, 23e édition . . . . 2 »

Format in-8° cavalier.

CHANTS DU SOLDAT, imprimé sur magnifique vélin et illustré d'un grand nombre d'aquarelles et de vignettes par A. DE NEUVILLE, E. DETAILLE, H. PILLE, WORMS, BOUTIGNY, G. FRAIPONT, GIRARDET, MERWART, MAISONNEUVE. PICARD, etc., 1 volume . . . . 15 fr.

HISTOIRE D'AMOUR

PAR

PAUL DÉROULÈDE

ONZIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN LEVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1890

A Mme M*** D***

Madame et amie,

Vous m'avez vu triste et, pour me sortir un peu de mon chagrin, vous m'avez demandé de vous conter une histoire d'amour.

Hélas ! madame, l'amour ? c'est du plus loin qu'il m'en souvienne.

Une catastrophe a bouleversé ma vie, — voilà vingt ans de cela.

J'ai été séparé tout à coup de mes plaisirs, de mes goûts, de ma jeunesse, de mon avenir même, par cette effroyable secousse.

A dater de ce jour, j'ai été pris, je ne dirai pas sans raison, mais peut-être bien sans sagesse, d'une passion qui s'est emparée de tout moi-même.

Où m'a-t-elle conduit ? Jusqu'où la suivrai-je ? Quelle part a-t-elle eue dans mes nouveaux soucis ?

Ce n'est pas là, n'est-ce pas, ce dont vous voulez que je vous parle? C'est même là, si j'ai bien compris, ce dont vous voulez que je ne parle plus, — du moins pour le moment.

Pour le moment aussi, je le veux bien.

Je vous déclare seulement que mon récit n'est pas du tout « fin de siècle ».

Cet anachronisme n'est pas, je le sais, pour vous déplaire.

Mais prévenez-en charitablement celles de vos amies qui voudraient me lire.

Dites-leur aussi, vous qui me connaissez, que si cette histoire est un roman, ce n'est pas tout à fait un conte.

Votre ami Paul.

Mai 1890.

HISTOIRE D'AMOUR

Amore alma è del mondo...
LE TASSE.

I

Il allait y avoir ce matin-là, huit mois que Jacques de Lormond avait quitté Paris pour huit jours. Cette disparition n'avait guère étonné ses amis qui, le sachant fort fantaisiste en fait de voyage, le croyaient déjà au bout du monde, mais elle avait pas mal surpris son frère qui, le croyant plus fantaisiste encore en fait d'amour le savait enterré à

Pise depuis ces quelques deux cents jours.

Or, en dépit ou plutôt à cause du silence de son cadet, Frédéric n'imaginait pas volontiers que l'ensevelissement fût solitaire puisqu'il était si durable, ni que le compagnon de retraite fût vulgaire ou banal puisque Jacques se montrait si mystérieux.

Ce secret était le premier qui se fût jamais dressé entre ces deux êtres qui, orphelins de bonne heure, étaient tout l'un pour l'autre.

C'est pourquoi, en sa qualité d'aîné, Frédéric se résolut un beau soir à donner l'exemple de l'indiscrétion, et c'est ainsi que le surlendemain de ce beau soir Jacques recevait les points d'interrogation suivants :

« A quoi diable penses-tu de me forcer à t'écrire cette lettre? Ne sais-tu pas aussi bien que moi, frère Jacques, qu'un premier secret en amène un second et que de silence en silence la confiance de l'amitié s'éteint comme l'écho d'une maison qui tombe en ruines?

» Je ne suis ni curieux, ni bavard, mais je te veux sincère et cordial. Qui sait si l'heure ne viendra pas où j'aurai à mon tour besoin que tu m'entendes et que ferai-je alors, si ta douleur s'est passée de ma pitié, si ton bonheur n'est pas resté ma joie?

» Que si, oublieux de nos conventions, tu as promis un absolu mystère à celle qui t'aime, montre-lui ma lettre et dis-lui combien je t'aime aussi.

» Je ne te demande ni le nom de ta maîtresse, ni le sort de ton amour.

» Souffres-tu ? Es-tu heureux ? Voilà la question. »

II

La matinée était radieuse. Un soleil pur se levait derrière les cimes vertes du mont Pisan; jamais journée ne s'était annoncée plus belle.

Il était huit heures, et cigare aux lèvres, Jacques, déjà en selle devant la porte de sa maison, allait éperonner son cheval, lorsque le vieux Thomaso Gamba, cicerone à ses heures et facteur à l'heure du courrier, lui remit cette lettre. « Dieu

vous garde! signor Conte, salua Gamba, ce sont nouvelles de France!

— Tiens ma bête un instant, dit Jacques qui avait reconnu l'écriture, voilà pour prendre patience. » Et sautant à terre, il jeta son cigare au petit homme qui se mit à le fumer avec extase.

Jacques lut la lettre, la relut, resta un instant immobile et comme indécis; puis enfin, se tournant vers l'extatique Gamba : « La réponse serait trop longue, reviens la chercher ce soir. ».

Gamba s'inclina profondément, lança pieusement une dernière bouffée de leur cigare au nez du jeune homme et disparut en sautillant.

Tenant son cheval d'une main et soulevant de l'autre le marteau de sa porte,

Jacques sur le seuil de sa maison se retourna tristement. Un gros soupir lui partit du cœur quand il vit la campagne si belle et qu'il se rappela les plaisirs qui l'attendaient là-bas. Il regarda le soleil, l'Arno, les forêts vertes sur la montagne et il soupira une seconde fois !

III

Connaissez-vous un sentiment meilleur et plus beau que l'amitié de deux frères, jeunes tous deux et tous deux généreux et passionnés?

Ne regardez pas votre blanche main, madame, tous les trésors d'amour qu'elle peut renfermer sont de bien égoïstes pauvretés en comparaison de tout ce que contient de dévouement, de reconnaissance, de sincérité, je dirai presque de

religion, l'étreinte cordiale et puissante de deux hommes du même sang.

Quel siècle de souvenir que ces rapides heures de l'enfance! quel avenir d'espoir que ce passé!

Les berceaux rapprochés avec leurs contes du soir et leurs histoires du réveil; les ténèbres, ce premier effroi de l'enfant solitaire, traversées gaîment côte à côte; les petites querelles et les longues réconciliations; les jouets sans maîtres et les jeux sans règles; le travail commun, l'aide réciproque; cet échange et ce partage incessant des idées et des rêves; ce perpétuel aveu de tout l'être qui, sans crainte d'être grondé, sans soupçon d'être trahi, se livre tout entier à toute heure; cette douleur toujours mutuelle qui, de-

puis les bancs du collège jusqu'au chevet de mort des chers bien-aimés crie à l'autre : « Ne pleure pas, toi... » toutes ces tendresses ! tout ce secours ! toute cette communion ! tradition d'une vie d'enfant devenue la plus chère et la meilleure coutume d'une existence d'homme, tout cela, madame, ce n'est ni vous, ni la belle marchesina Tita elle-même qui pouvez le donner.

Aussi, après ces deux soupirs accordés à son renoncement, Jacques laissa retomber le marteau de sa porte, rentra chez lui, et il eut raison.

IV

D'une tournure élégante, les cheveux châtains, de grands yeux gris aux prunelles lumineuses, les lèvres fortement accentuées sous une fine moustache presque blonde, Jacques de Lormond avait à peine alors vingt-deux ans. Plus jeune de dix ans que son frère Frédéric, c'était réellement celui-ci qui l'avait élevé.

Leur père, le colonel de Lormond, avait été tué par une balle arabe le 16 mai 1843

lors de la prise de la Smala, et la belle madame de Lormond, que ses amoureux éconduits appelaient aussi la froide madame de Lormond, n'en était pas moins morte de douleur cette même année, ne survivant à son mari que juste le temps nécessaire pour mettre au monde son second fils et le léguer en mourant à son premier né.

Jacques avait ainsi grandi dans l'ombre et sous la tutelle de son tout jeune frère, veillé, protégé, secouru par lui dès le berceau, — trop secouru presque.

N'est-ce pas, en effet, donner une bien fausse idée de la vie que de faire croire à celui qui y entre qu'il n'a qu'à s'y laisser vivre et qu'une main amie sera toujours là pour écarter de sa route

les soucis et les obstacles — je ne parle pas des dangers?

Aussi le résultat de cette éducation fut-il de beaucoup plus profitable au maître qu'à l'élève. Ce qui profita bien aux deux, par exemple, ce fut un échange perpétuel de tendresses qui, lorsque l'un eut dix-sept ans et l'autre vingt-sept, forma entre eux la plus belle et la plus solide amitié d'homme qui ait jamais vécu sous le soleil.

Frédéric n'en avait pas moins gardé pour son frère une sorte de faiblesse maternelle, et Jacques un fond de respect filial pour Frédéric.

Du reste, autant l'un était calme et réfléchi, autant l'autre était enthousiaste et exubérant!

Jacques tenait des circonstances mêmes de sa naissance une sensibilité nerveuse toujours prompte à l'exaltation, comme il tenait du caractère de son père un goût excessif pour le mouvement, le plaisir, et les aventures.

Si bien qu'à vingt-deux ans il avait déjà commis ce qu'on est convenu d'appeler toutes les folies de son âge, — folies amoureuses pour la plupart, — escorté, je devrais dire surveillé les trois quarts du temps par le sage Frédéric qui s'ingéniait de son mieux à en pallier les suites ou à en détourner les conséquences.

Leurs amis communs avaient surnommé l'un : « Sœur Frédéric »; ils appelaient l'autre : « Monsieur Rolla ».

V

JACQUES A FRÉDÉRIC

« Pise, le... mars 1865.

» As-tu assez bien fait, frère Frédé, de m'écrire cette lettre! J'en arrive presque à trouver que j'ai bien fait moi-même de me l'être attirée. Comme je t'en aimerais mieux si je pouvais et que je donnerais gros pour être à ta place vis-à-vis de moi! mais malheureusement je suis à la mienne, et tout ce que j'y peux

faire de mieux c'est de t'embrasser bien vite sur les deux joues en te demandant pardon excuse.

» Mais tu sais que tu n'es qu'un poète en rupture de rimes avec ta maison en ruines et ton écho. Sois tranquille, ami, les quatre murs n'ont jamais été plus solides, et, quant à l'écho... Écoute voir! comme disait Jean-Pierre.

» Je tiens seulement à ce que tu saches d'abord qu'il y avait une grande promenade à cheval projetée pour aujourd'hui et qu'Elle en était. Je tiens également à ce que tu saches :

« Qu'il fait en ce beau jour le plus beau temps du monde »,

ainsi que l'a noblement dit Louis XIV dans ses œuvres poétiques, et qu'un ciel

sans nuage et un nuage sans pluie sont deux raretés proverbiales à Pise. Enfin je tiens non moins à ce que tu saches qu'en ton honneur et en ton honneur seul, j'ai, sinon de gaîté de cœur, de bon cœur du moins, renoncé à toutes ces joies et esbattements. Ceci n'est point un reproche, monsieur, c'est un hommage.

» Tu me demandes de répondre nettement à tes questions, comme s'il était rien de net en amour. « Souffres-tu? » — « Oui, je souffre. » — « Es-tu heureux? » — « Oui, je suis heureux. »

» Que dirais-tu, si c'était là toute ma réponse? C'est pourtant là toute la vérité.

» Ah! Frédéric, si tu me voyais, si Cora, si Pichenette, Lolotte, Peau de Satin, si la petite baronne elle-même me

voyaient, si je me voyais moi-même! Quel fou rire, messeigneurs!

» Ne t'imagine pas toutefois que Pise soit le Toboso et que la dame de mes pensées soit le moindrement ridicule. Il ne s'agit pas ici d'elle qui n'est pas Dulcinée; mais de moi qui suis devenu don Quichotte. Oui, moi-même! Moi, Jacques le fataliste, Jacques Rolla, Jacques Cœur, maître Jacques. Comment ne m'appeliez-vous pas là-bas?... Eh bien! tous ces Jacques-là n'en font plus qu'un aujourd'hui, bien amoureux, bien passionné; mais... Ah! je ne m'étonne plus de mon silence, c'est dur à écrire ces choses-là, mais absolument, eh bien! oui là! absolument timide et respectueux. Saint Platon, ayez pitié de moi!

» En voilà une sincérité dont tu ne me sauras jamais assez de gré.

» Elle est Florentine, très brune et très pâle; elle s'appelle Tita, elle est marquise et elle a eu vingt ans avant-hier. Ah! Frédéric, si tu m'avais vu lui apporter mon bouquet parlant : héliotrope et jasmin! si tu m'avais vu lui baiser la main en écolier tremblant, et, c'est la seconde fois seulement que je me permets cette familiarité-là, tu sais? La première fois... je m'en souviendrai longtemps de cette première fois.

» Il y avait à peine quinze jours que je lui avais été présenté chez notre ambassadeur à Florence; c'est même Il signor Galuzzi qui est son cousin qui m'a présenté... Tu te rappelles bien le

riche et beau Lélio, comme l'appelait Cora? Enfin, n'importe!

» J'étais en tête à tête avec elle dans son salon et au milieu d'une conversation, assez insignifiante d'ailleurs, je saisis sa petite main, et, à brûle-pourpoint, avec cette hardiesse raisonnée qui m'a si souvent réussi, je la portai à mes lèvres et je la couvris de baisers...

» Quel geste et quel regard, *caro mio!* Ces choses-là ne te sont jamais arrivées à toi et tu ne connais que par ouï-dire le « vouloir rentrer sous terre » traditionnel. Ah! que oui! j'aurais voulu y rentrer! Il y avait dans ses grands yeux un tel mélange de surprise indignée et comme de désillusion méprisante, qu'avant d'avoir su ce que je faisais, j'étais

déjà dans la rue, mon chapeau encore à la main.

» Je ne comprends pas comment j'ai jamais osé me représenter devant elle? c'est-à-dire si, je le comprends et voici comment :

» Au milieu de ma honte de renard pris par une poule, je me rappelais toujours ce regard que je n'oublierai de ma vie et que de ma vie non plus je ne veux revoir de ces yeux-là. Il était, je te l'ai dit, mélangé de colère et de désillusion. J'en fis deux parts, et, de la seconde, j'arrivai à me convaincre, ma fatuité aidant, que je n'aurais pas déplu à la marquise si... je ne lui avais pas déplu. Tu comprends?

» J'étais, de mon côté, assez féru déjà

de sa beauté; de ce jour-là, je devins amoureux fou de son caractère et de son cœur...

« Qui s'étaient révélés à toi dans cette résistance héroïque de huit jours? » me diras-tu.

— Ne ris pas dans ta moustache, bonne bête. Ils s'étaient révélés à moi dans ces yeux, sur ces lèvres, sur ce front, dans cette démarche, dans tout Elle enfin; et puis, parce que j'ai un flair...

» Bref, huit jours après cette susdite aventure, mettons mésaventure si ça peut te faire plaisir, je me rendis de bonne heure chez la marquise et j'entrai sans me faire annoncer jusqu'au salon où je la trouvai. Elle était en compagnie d'une autre Italienne de ses amies, mariée à un

grand seigneur écossais, un certain lord Hawkett dont je t'ai parlé et chez qui je suis allé chasser le printemps dernier.

» Après les compliments et les saluts d'usage, j'amenai peu à peu la conversation au point où je voulais qu'elle en fût et je demandai résolument à milady Francesca Hawkett ce que pouvait faire un galant homme de mes amis tout repentant d'avoir sottement offensé une femme pour laquelle il avait d'ailleurs, etc., etc...

» Je connaissais assez l'amitié des deux femmes pour être sûr que la marquise avait parlé de ma stupide tentative d'effraction.

» Je ne sais si je t'aurai dit que mi-

lady Francesca est une jeune femme assez belle quoique rousse, assez froide quoique italienne, très espiègle quoique bonne et *altogether pratic*, comme dit son mari. J'ajouterai qu'en Écosse aussi bien qu'ici, elle m'a toujours fait l'honneur de se méfier profondément de ma personne, ce qui ne laisse pas que d'être flatteur pour un homme, mais ce qui devient très gênant pour un amoureux.

» Lady Hawkett me regarda avec un fin sourire : « A la place de votre ami, moi, j'aurais laissé passer un certain temps sur ma sottise... C'est bien comme cela que vous avez dit, n'est-ce pas ? et, au bout de huit jours par exemple, j'aurais tenté une démarche qui indiquât aussi clairement mais aussi discrètement

que possible la réalité de mon repentir, et puis... »

» J'étais suspendu à ses lèvres et le cœur me battait violemment: « Et puis? » repris-je... « Et puis, continua-t-elle en se tournant vers la marquise, comme à la place de votre ami je ne pourrais rien vouloir de plus que le pardon de cette femme et son estime, je lui tendrais la main. Après quoi, et qu'elle me l'eût serrée ou non, navré dans un cas, satisfait dans l'autre, je rentrerais chez moi, je ferais mes malles et... »

« — Alors selon vous, interrompis-je vivement, il n'y a plus de sympathie ni de relations possibles entre cette personne et... mon ami?

— Sympathie si, relations non. »

» Je me levai et m'approchant de la marquise : « Milady Hawkett est sévère, madame, » dis-je en tendant la main.

» La marquise me donna gravement la sienne... Ah ! mon ami, que je l'aimais déjà et avec quelle douleur j'entendis sa réponse :

« — Milady Hawkett a raison. Adieu monsieur ! »

» Les larmes me montent encore aux yeux, rien que d'y penser. Je tins un instant sa main dans la mienne en essayant de dire un mot, mais la douleur m'étranglait, je m'inclinai profondément et je partis...

» En descendant l'escalier, je me jetai dans les jambes du marquis qui mon-

tait : « Où diable allez-vous si vite? » me cria-t-il.

» — Est-ce que je sais! » et je continuai ma course sans m'arrêter.

» Rentré chez moi, je me pris la tête dans les mains et je me mis à pleurer comme un enfant.

» Je l'aime, m'écriai-je, je l'aime, et je mourrai si je la quitte! puis, par un retour plus naturel à mon caractère, je dis comme Lovelace : « *I love her and will have her.* » Je l'aime et je la veux!...

» La réflexion et l'exclamation me calmèrent un peu... Je me mis sur-le-champ à penser à ce que j'avais à faire pour réussir. Ma première idée fut de retourner bravement chez Elle; c'eût eté plus que brave cela et j'y renonçai par

respect pour moi-même. Ma seconde idée, — j'en ai toujours beaucoup comme tu sais, — fut de mener à Florence une vie de scandale et de plaisirs qui lui assourdît les oreilles et lui fît clairement comprendre, tout en la rendant un peu jalouse, que c'était le désespoir et l'amour qui m'avaient poussé là.

» Te le dirai-je? Cette deuxième idée m'a laissé froid, car la troisième, la seule bonne, la vraie, fut que je l'aimais de toute mon âme, qu'à aucun prix je ne voulais lui désobéir ni l'irriter. Je fis mes malles et le lendemain j'étais à Pise.

» — La belle enjambée que voilà! » diras-tu. Mais, ami, ce n'est pas l'espace seul qui sépare, et sorti de Florence j'étais aussi loin d'elle à Pise qu'à l'autre

bout de la terre et puis je n'avais voulu ni secouer, ni distraire ma douleur.

» Quand je te dis que je ne suis plus moi !

» Je restai là un grand mois sans voir personne. Je m'étais fait envoyer une collection de livres italiens de toutes sortes, — de la sorte amoureuse surtout. — Je puis même dire, sans me vanter, que je suis devenu d'une assez belle éloquence dans cette langue, éloquence parfaitement superflue d'ailleurs, la marchesina parlant le français comme toi et moi.

» Maintenant, tu me demanderas pourquoi je ne t'ai pas écrit pendant cet intervalle de solitude ? Je te répondrai en toute franchise que j'avais honte de ma

déconvenue, honte de mon chagrin, honte de cet avatar inachevé qui avait fait passer en moi un peu de l'âme noble et élevée de cette femme sans lui mettre en elle rien de la mienne qui est de beaucoup moins séraphique.

» Cependant comme il y a un Dieu pour les amoureux, peu de jours après mon départ, le marquis tombait malade (un chaud et froid, je crois, pas assez chaud, pas assez froid, mais n'importe); il n'en fut pas moins envoyé en convalescence à Pise, et c'est ainsi qu'un certain après-midi d'octobre, sans désobéissance comme sans préméditation, j'eus l'extrême surprise de croiser la marquise et le vrai bonheur d'en être salué. J'étais à cheval, elle en voiture; la calèche allait

au pas et je poussai mon cheval jusqu'à la portière... Il paraît que j'étais très changé.

» — Est-ce que vous avez été souffrant? me dit-elle après quelques mots.

» La question me donnait la réponse.

» — Très souffrant! oui madame. » répondis-je en la regardant de tous mes yeux. Elle se mordit les lèvres sans répliquer, me fit un léger signe de tête et...? ... et je m'en allai, parbleu! « Bélître! » n'est-ce pas? mais attends, voici mieux.

» Pendant deux semaines le marquis fut hors d'état de quitter la chambre, et chaque jour presque la marquise se promenait dans la grande allée qui conduit à San Rossore.

» Je m'y promenais aussi à coup

sûr, mais caché, discret, ne me montrant que de loin, pas toujours salué, ne parlant jamais.

» Tu vas prétendre que c'est du Don Juan nouvelle méthode... Je pourrais te le dire ou même ne te rien dire, ce qui te laisserait tout croire, mais non, ami, c'est du Chérubin : « Ah ! Suzon, qu'elle est noble et belle, mais qu'elle est imposante ! »

» Toute ma crainte était de lui déplaire ! tout mon bonheur de la contempler !

» Pourtant au milieu de toutes ces timidités et malgré ce qui se nomme en bon français parisien, toutes ces niaiseries, j'avais un instinct sûr que j'étais aimé. Des mille riens dont je composais

ce gros tout, aucun ne me parut plus convaincant que l'étonnement que témoigna le marquis en me voyant à Pise, le jour de sa première sortie.

» Madame Tita n'a pas parlé, pensai-je, mon nom l'effraie à prononcer, je ne lui suis plus un indifférent. Elle m'aime ! elle m'aimera !

» Ce futur s'appliquait à un second ordre d'idées du même verbe. Et de joie je fis faire un bond à mon cheval qui faillit me jeter dans la voiture du marquis.

» — Vous avez donc juré de m'écraser à pied et à cheval? me dit-il en riant. A propos, votre inquiétude de Florence est-elle calmée ?... Il s'agissait de votre frère, à ce que m'a dit la marquise. »

» Tita, enfoncée dans la calèche, rougit jusqu'au blanc des yeux. Je répondis que j'étais encore un peu inquiet, mais que depuis quinze jours les nouvelles étaient aussi bonnes que je pouvais les désirer, en ce moment. Tita rougit de plus belle.

» Un mensonge entre nous ! tu comprends mon bonheur ?... Mais non, tu ne le comprends pas, tu n'es qu'un être positif et grossier auquel il est ridicule de conter toutes ces fleurs d'amour et je t'entends d'ici te demander où est le fruit de tout cela. Qui de huit mois en ôte trois, restent cent cinquante jours? Et tu penses, tu dois penser qu'il est impossible que rien n'ait mûri sous ces cent cinquante soleils; impossible que

dans ces milliers d'heures un jeune homme aussi pastoral que moi n'ait pas su trouver celle du berger?

» Eh bien! non, non, non et cent fois non, butor! puisque c'est justement là que le bât me blesse ou plutôt que le bât me manque, car je le mériterais.

» Je passe toutes mes journées et presque toutes mes soirées chez Tita, avec Tita, auprès de Tita; quelques lectures à haute voix, beaucoup de conversations à voix basse, de la musique, des promenades, une poignée de main le matin, une autre poignée de main le soir... Un point, c'est tout.

« La vie se passe ainsi heureuse et douce, et la honte même que j'en dis avoir n'en est que de la fausse. Je pour-

rais écrire avec mademoiselle de Lespinasse : « De tous les instants de ma vie, j'aime, je souffre et j'attends. »

» Nos tête-à-tête sont cependant saupoudrés d'un peu de marquis par-ci, de beaucoup de lady Hawkett par-là et de quelques importuns brochant sur le tout. Mais au milieu de tous et de toutes je ne vois qu'Elle, je n'entends qu'Elle, je n'aime, je n'adore, je ne comprends qu'Elle.

» Voilà ma vie, jeune Parisien, voilà ce qu'on devient dans le pays du Dante. Tant il y a que Francesca Hawkett qui est accourue de Florence tout exprès pour défendre son amie, Francesca Hawkett elle-même ne me surveille plus. Un mot de plus serait un mot de trop, n'est-ce pas?

» Fais mes amitiés à Thérouanne, de Villiers, Chazeuil et *tutti quanti ;* mais bouche close sur tout ceci. Annonce-leur ma captivité en Alger ou ma retraite au Congo; ils riraient trop s'ils savaient en réalité où je suis et où j'en suis.

» Te rappelles-tu notre dernière soirée au café Anglais? Je faisais un écarté avec Saint-Rémy; il me jouait sa maîtresse contre mon cheval bai. Je la vois encore, la pauvre fille, avec sa coiffure à la garçon et son nez retroussé. Quels yeux elle fit quand son amant lui expliqua qu'il l'avait perdue et que je l'avais gagnée! Saint-Rémy l'avait dénichée dans je ne sais quelle baraque de saltimbanques américains; il était avec elle depuis un an; la petite l'adorait et je suis sûr

qu'il l'aimait aussi, mais un de nous le plaisanta sur sa prétendue passion et là-dessus, par bravade !... Pouah ! quand je pense à tout cela, le dégoût me monte aux lèvres. Si tu m'en croyais, frère Frédé, tu viendrais planter ta tente par ici ; nous nous achèterions de jolis chapeaux pointus et nous chanterions à la journée : « Viva l'Italia ! Viva la liberta ! »

» Je t'embrasse et je t'aime,

» JACQUES. »

P.-S. « En relisant ce bout de billet, je m'aperçois que je ne t'ai pas fait le portrait de mon odieux rival. Oh ! ne ferme pas les yeux, tu l'auras.

» Alexandre-Hercule-Lionel, marquis de Rosellaï, unique et dernier descen-

dant de tous les Rosellaï de la terre; soixante ans; d'épais cheveux blancs; une balafre sur le front au-dessus d'un profil d'oiseau de proie.

» Tita est la cousine éloignée, très éloignée, je l'espère, du vieux patricien qui, après l'avoir fort généreusement recueillie à neuf ans, l'a épousée à dix-huit, ce qui est de beaucoup moins généreux.

» Un Florentin du moyen âge, ce marquis — moitié pirate, moitié routier — et qui sur terre et sur mer a, dans toutes les armées de la chrétienté, fait la guerre à tous les Turcs du monde, — ses ennemis personnels! comme il les appelle. Comment, dans ces quarante dernières années, ses ennemis personnels ont-ils eu si souvent maille à partir avec

lui et avec la chrétienté? C'est ce que le moindre philhellène te dira mieux que moi et ce que le marquis Rosellaï, lui-même, te dira mieux que quiconque, si tu viens me rejoindre. Il est pourtant fort silencieux sur ses propres exploits, qui sont réels, non moins que sur ses nombreuses bonnes fortunes, qui ont été célèbres. Turquerie à part, ce n'est pas un homme ordinaire que cet ancien condottiere encore farouche, cet ex-roué encore clairvoyant, ce vieux mari pas encore... Il paraîtrait, du reste, qu'il ne fait pas bon lui porter ombrage, au fier marquis.

» Son cousin Galuzzi raconte, comme on ne peut plus vrai, qu'il y a une dizaine d'années, le haut et puissant sei-

gneur Alexandre-Hercule-Lionel, etc., étant devenu jaloux d'un certain Gàléas Barlotti, lui avait tout bonnement envoyé planter un poignard dans le dos par un commissionnaire de ses amis. L'affaire n'a pas eu d'ailleurs d'autre suite — que la mort de Galéas, — faute de preuves certaines ou de gendarmes indépendants.

» Aussi, je te le dis, si tu n'accours pas bien vite me servir d'escorte, tu risques fort de me retrouver le dos dans ce fâcheux état, et encore n'aurai-je peut-être pas fait tout ce qu'il faudra pour cela.

» Donc, frère, il faut venir; il faut venir, frère! Et puis je te présenterai Tita.

» Au revoir, Écho, jusqu'au prochain cri. »

VI

Parmi les rares palais qui restent encore debout dans Pise la morte, il en est un, bizarre entre tous, avec son portail bardé de fer et ses étroites fenêtres garnies de barreaux. Sur le fronton pend un bout de chaîne brisée, avec ces mots dans la pierre noire : « *Alla giornata* » « au jour le jour ».

Le palais Lanfreducchi et sa devise

ont, de tout temps, servi de prétexte à mille contes bleus.

Bleue ou non, voici telle quelle la version qu'avait adoptée le plus réputé comme le plus inventif des ciceroni pisans, l'illustre Thomaso Gamba. Ce palais aurait été construit vers le milieu du XIVe siècle par un jeune Guelfe de Pise, à cette seule fin d'y enfermer sa maîtresse, jeune fille appartenant à l'une des plus nobles mais des plus gibelines familles de Lucques, où il était allé la chercher un beau jour, avec tambour, trompette, et tout ce qui s'ensuit. Je vous laisse à penser ce qui s'ensuivait! Guelfe et Gibelin dit tout, n'est-ce pas? et personne, au temps présent, ne s'étonnera qu'au temps passé les principes

politiques primant et supprimant tous les autres, le Roméo toscan se soit toujours absolument refusé à accorder le mariage à sa belle ennemie qui, du reste, ne le lui demanda jamais, affirme Gamba.

Gamba affirme également que cette chaîne au jour le jour dura toujours et que tout au contraire d'Ugolin, la belle Kinsecca se laissa mourir de faim sur le cadavre de son amant lequel périt misérablement occis dans la cinquantième année de son âge par un beau-frère aussi illégitime que rancunier. Dieu ait leurs âmes! — pas celle du beau-frère s'entend.

Quoi qu'il en soit et bien qu'il ne soit sans doute rien de tout cela, ce palais plus légendaire qu'historique était depuis

tantôt huit mois la demeure et le domaine de la belle marchesina Tita et du marquis Lionel Rosellaï son mari.

Il est vrai de dire pour expliquer un peu le choix de madame Tita — car elle avait choisi — que si e palais avait sur la rue cet aspect méfiant et renfrogné, les fenêtres et les balcons de l'autre façade donnaient gaîment sur de magnifiques jardins clos de murs, établis là sans aucun doute pour es plus grandes délices et récréations de la chère captive, comme disait Gamba

Madame Tita en avait fait arranger l'intérieur non en style du temps, ce qui n'eût peut-être été d'aucun style, mais à son goût à elle, ce qui avait été de très bon goût.

Son chef-d'œuvre, c'est Jacques qui le dit, son chef-d'œuvre était un grand salon installé au premier étage du palais dans une ancienne salle de gala.

Le plafond en était à caissons de chêne fleuronnés d'or et la lumière, tamisée entre les mailles de plomb des vitraux, tombait par gouttes d'argent sur les chaudes couleurs d'un tapis de vieux Smyrne. Les fenêtres sans rideaux étaient comme voilées au dehors par l'enlacement des plantes grimpantes et deux larges vasques de maïoliques posées sur les bancs de pierre de chaque embrasure formaient comme une autre haie de fleurs en gerbes. Toutes les portes étaient recouvertes de portières ; toutes les plinthes, de bois sculpté; toutes les murailles,

de tapisseries de Bergame à grandes figures.

Et maintenant, chère lectrice, libre à vous de placer à votre guise les dressoirs chargés de bibelots, coffres à ferrures ciselées, glaces de Venise, bahuts sculptés, sièges de toutes espèces et de tous genres qui, avec une grande table d'ébène incrustée d'ivoire, complétaient l'ameublement.

VII

Or, le matin de ce même jour où Jacques était rentré si sagement chez lui, une mignonne toque de velours noir et une non moins mignonne cravache à manche d'ivoire gisaient mélancoliquement à terre au beau milieu de cette grande salle. Dans l'embrasure d'une des fenêtres, tout encadrée de fleurs comme une madone de Breughel, la belle mar-

quise était debout, le bras sur la vitre et le front sur ce bras.

Dans sa petite main restée libre elle froissait fiévreusement un billet qu'on venait de lui remettre.

Pauvre Tita! Une pluie de larmes tombait goutte à goutte de ses beaux yeux.

Quand on devine comme vous et moi, madame, la cause de ce chagrin, — car c'en est un, — on ne peut s'empêcher de penser ou que Jacques était devenu bien modeste ou que la marquise avait été jusque-là bien hypocrite.

Tita était si complètement perdue dans ses pensées, que la jolie amazone bleue qui entrait en ce moment put refermer la porte derrière elle et s'avancer jusqu'au milieu du salon sans être enten-

due. Milady Francesca Hawkett, — vous l'avez reconnue? — s'approcha à petit bruit de son amie et, lui passant le bras autour de la taille, elle l'embrassa sur le cou.

VIII

Il serait difficile d'imaginer un plus parfait contraste que ces deux jeunes femmes si profondément unies. Tout différait en elles, depuis la racine de leurs cheveux noirs et roux jusqu'à la plante de leurs pieds mignons. De leurs pieds ? — Oui, madame. Vous avez bien lu, et je vous plains de toute mon âme si ce mot vous étonne et si vous en êtes encore à savoir qu'un pied de jolie femme

a sa physionomie toute particulière et tout aussi intéressante, je vous l'assure, que celle du bout de son nez ou du petit doigt de sa main gauche. Oh! pour celui-là, vous ne niez pas.

Apprenez donc que lady Hawkett avait le pied mutin. Oh! mais un pied tout à fait révolté, cambré en diable et avec une velléité de retroussement vers la pointe. Son costume même, son costume de pied s'entend, avait toujours quelque chose de guerroyant. Tantôt bardé de cuir et bouclé d'acier comme un huguenot, tantôt tout de rouge habillé comme messire Calcraff, bruyant avec cela, plein de flic-flacs et de pan-pans...

Enfin, lady Hawkett était bien douée des deux plus méchants petits pieds du

monde, tandis que la marquise... veuillez vous baisser pour bien voir et dites-moi en conscience si ce ne sont pas là deux vrais chérubins de pieds, sous leurs capuchons toujours noirs, deux pieds de sainte et de reine, rasant le sol, marchant le droit chemin, et reconnaissez avec moi que si l'on eût volontiers mis son cœur à ces pieds-là, aux autres, au contraire...

Non, ne reconnaissez rien et revenons à notre histoire.

IX

La marquise n'avait fait ni un cri ni un geste ; elle était restée immobile, le front toujours sur son bras.

« Si ce n'était pas moi pourtant ? s'écria milady sans lâcher prise ; mais au même instant une larme tomba sur sa main dégantée. Tu pleures, Tita ? Quel malheur t'annonce cette lettre ? » Et, amie sûre de son amie, elle prit et lut :

« Madame, disait le billet, j'étais à

cheval et presque en route quand une lettre de Paris est venue me désarçonner. Me voilà condamné à garder la chambre et à tenir la plume tout aujourd'hui. Est-il besoin de vous dire combien je suis triste de ce contretemps? Il fait si beau, il eût fait si bon!

» J'irai vous porter ce soir le volume de vers que vous m'avez demandé.

» Bien respectueusement à vous.

» JACQUES DE LORMOND. »

Francesca tourna et retourna le billet entre ses doigts: « Voilà tout? demanda-t-elle avec étonnement.

— Une lettre de Paris, Cecchina, de Paris! répéta la marquise en soupirant.

— Et d'où veux-tu que lui viennent

ses lettres à ce Parisien, sinon de Paris?

— De nulle part, sinon d'ici.

— O Tita mia! en es-tu là vraiment?

— Oui, vraiment, j'en suis là et plus loin encore. En vérité, je suis malheureuse et l'existence qui m'est faite est absurde.

— A qui la faute, Selvaggietta? Qui a rempli ta tête des folles chimères qui s'y heurtent en tous sens? T'ai-je jamais dit que tu avais raison d'épouser le marquis? Ai-je jamais cru que tu pourrais l'aimer?

— J'ai voulu l'aimer, Cecca.

— Vouloir n'est pas pouvoir.

— Hélas! m'y a-t-il aidée en rien? Quelle affection existe-t-il entre nous? J'ai vécu plus éloignée de lui, à ses côtés

que dans les murs de mon couvent. Mon rêve n'était pas ambitieux pourtant.

— Mais ton rêve était encore un rêve. Quand on a l'âme d'une fée, Titanetta, il faut en avoir aussi la puissance, sinon c'est la fée qui souffre et la vie qui se moque d'elle. Le monde ne se changera pas pour toi, et j'ai grand'peur que tu ne te changes guère pour lui. Hier, c'était le marquis que tu n'aimais pas et que tu voulais aimer. Aujourd'hui, c'est Jacques que tu aimes...

— Et que je veux aimer !

— J'entends bien, mais je te le dis encore, vouloir n'est pas pouvoir.

— Ah ! pourquoi m'as-tu raconté sa vie, Francesca ? Pourquoi as-tu fait qu'à ce seul nom de Paris, toutes les folles

visions de sa jeunesse se dressent devant moi comme pour railler mon triste amour? Pourquoi fais-tu que je compare et que j'ai peur? Ah! imprudente que tu es! Je suis jalouse, follement, ardemment jalouse! » La pauvre femme, tout éperdue, se jeta en sanglotant au cou de son amie.

Lady Hawkett avait attiré sa tête sur son épaule et l'embrassait doucement sans parler.

X

Les deux femmes se tenaient ainsi enlacées lorsque la porte s'ouvrit. Le marquis Lionel parut sur le seuil.

« Cette pauvre Tita a mal aux nerfs, » se hâta de dire Francesca. Elle aida la marquise à faire quelques pas et la fit asseoir sur un sofa à côté d'elle.

Le marquis ne répondit rien, jeta un rapide coup d'œil autour de lui et aper-

çut à ses pieds l'enveloppe dont il reconnut l'écriture.

Jacques avait raison, ce n'était pas un homme ordinaire que ce marquis.

Sa pâle figure avait conservé un cachet d'énergie farouche ; ses cheveux plantés droits couronnaient de leur blancheur éclatante la profonde cicatrice de son front, et la maigreur de son visage rasé en augmentait encore la dureté.

« J'ai grand'peur que Tita ne soit guère en état de sortir aujourd'hui, reprit Francesca.

— Vous vous trompez, milady, la marquise est toujours en état de faire ce qu'elle doit faire. » Et, impassible, Lionel alla ramasser la cravache et la toque qu'il présenta à la jeune femme.

Tita prit les objets qu'on lui tendait, se leva sans rien dire et se mit à rajuster ses cheveux devant la glace. Elle faisait tout cela machinalement et comme inconsciente, quand en levant les yeux son regard rencontra le regard du marquis debout derrière elle. Qu'y vit-elle ou qu'y crut-elle voir d'offensant? Le diable seul le sait. Le fait est qu'elle se retourna et fixa le marquis dans les yeux, les lèvres serrées, les prunelles éclatantes.

« Que signifie cette volte-face, dit celui-ci presque en souriant. Est-ce que vraiment vous ne voulez plus venir à cette promenade?

Tita tourna la tête sans répondre.

— Non ? interrogea encore le marquis, et la marquise répéta : « Non ! »

Le vieux Lionel pâlit légèrement, et comme Francesca s'approchait de son amie pour intervenir :

« Veuillez nous laisser, milady. Vous avez pour excuser notre impolitesse auprès de lord Hawkett toutes les bonnes raisons que vous savez. Madame Tita est souffrante et je suis trop inquiet d'elle pour l'abandonner ainsi. A propos, ajouta-t-il d'un air indifférent, vous voudrez bien avertir aussi mylord que M. de Lormond non plus ne sera pas des vôtres. »

Tita se rassit en silence et lady Hawkett fit ce que vous auriez fait à sa place, si dévouée amie que vous soyez, madame ; elle jeta un coup d'œil plein de sages conseils à sa chère Selvaggietta, poussa

un soupir gros d'inquiétude et gagna tristement la porte du salon.

Quand elle fut partie, le marquis regarda un instant sa femme, puis il se dirigea vers la sonnette qu'il tira violemment :

« Je suis indisposé, dit-il au laquais qui entra. Madame la marquise me tient compagnie. Nous n'y sommes pour personne. Je sonnerai pour de nouveaux ordres.

Il prit une chaise et vint s'asseoir en face de la marquise.

— Tita, dit-il gravement, vous rappelez-vous qui je suis, vous rappelez-vous qui vous étiez?

— J'étais une pauvre orpheline que sa mère vous avait léguée, vous m'avez re-

cueillie, vous m'avez fait élever. Au sortir du couvent où je n'ai connu que vous seul, où je n'ai prié au monde que pour vous, vous avez parlé de me doter richement, me promettant un mari digne de mon cœur et de mon nom; pleine de vos idées et aveuglée de reconnaissance, je vous ai répondu qu'il n'était qu'un nom digne du mien : le vôtre; qu'un être cher à mon cœur : vous. J'avais dix-huit ans, vous en aviez soixante.

— Est-ce là tout ce que vous vous rappelez, marchesina?

— Vous voulez dire, n'est-ce pas, et vous voulez que je dise, quels efforts vous avez faits pour me dissuader de cette union? Oui, je le reconnais, pendant trois mois vous avez lutté contre

mes prières, car j'ai prié; vous m'avez avertie même que je tentais là un sacrifice au-dessus de mes forces et que je me repentirais amèrement d'avoir accepté pour compagnon de ma jeunesse l'être morne et glacé que vous étiez, le vieillard indifférent et silencieux que vous disiez être. Vous aviez raison, monsieur, je m'en repens.

— Voilà qui en dit beaucoup en peu de mots. Mais je ne vous ai acceptée pour femme, vous ne le dites pas, que lorsque vous avez parlé de retourner au couvent. Cloître pour cloître, ai-je pensé, mon palais vaut bien une cellule et mon respect ne troublera pas ses prières.

— Votre amitié les eût-elle troublées? et, franchement, croyez-vous m'avoir fait

dans votre existence la part d'affection ou même d'intérêt à laquelle j'avais peut-être droit?

— Vous êtes une enfant sans raison, marchesina, et vous avez beau chercher, vous seriez une femme sans excuse.

— Je ne cherche pas d'excuse et je ne m'en donne aucune, mais ce qui est ne saurait ne pas être. Je suis lasse, bien lasse, répéta-t-elle d'un ton résolu, et la vie que je mène m'est odieuse.

— Voilà qui est regrettable. D'autant plus qu'odieuse ou non, c'est cette vie-là qu'il vous faudra mener jusqu'au bout.

— Qui sait? dit-elle.

— Madame, dit Lionel en éclatant, ce jeune Français est votre amant!

— Non, puisque je suis ici, » répondit simplement Tita.

Mais déjà le marquis avait sonné et un domestique était sur le seuil. « Qu'on attelle! nous partons sur-le-champ! Allez! »

— Vous m'avez bien comprise, monsieur, mais vous me connaissez mal. Je ne vous suivrai pas.

— Vous me suivrez, répondit froidement le vieux condottiere, sinon votre Français est un homme mort.

Le souvenir de Galéas Barlotti traversa comme un éclair l'esprit de Tita.

— Un meurtre?

— Une exécution dont vous êtes seule l'arbitre.

La marquise leva son regard effrayé

sur le froid regard de ces yeux d'acier.

— Oui, regardez-moi bien, Tita. Croyez-vous que je veuille finir une existence presque glorieuse dans une vieillesse ridicule et solitaire? Vous ne me quitterez qu'après avoir éteint les cierges, entendez-vous? et alors ce ne sera pas un amant que vous prendrez, je suppose, mais un mari. »

La marquise, désespérée, était allée se blottir dans un grand fauteuil de chêne, à l'extrémité du salon.

« Oh! que je le hais! s'écriait-elle, que je voudrais mourir et que je souffre! »

Le cruel vieillard s'était rapproché d'elle.

« Il faut partir, madame.

— Il faut partir, il le faut, » dit-elle en

essuyant ses larmes; puis, se reprenant tout à coup : « Mais qui m'assure, moi, que ma résignation d'aujourd'hui préservera celui que j'aime de vos guets-apens de demain.

— Ma parole, madame. Vous êtes libre si j'y manque. Mais jurez-moi, vous, que vous ne tenterez jamais de me quitter, ni par la fuite, ni par la mort.

— Je le jure, » répondit la marquise d'une voix éteinte. Et, succombant à sa douleur, elle se rejeta dans son fauteuil tout en larmes, impuissante même à retenir ses cris : « Mon pauvre Jacques! mon pauvre amour! Pauvres, pauvres nous! »

Et les sanglots lui montaient à la gorge, elle saisissait ses cheveux et les

serrait désespérément sur ses lèvres pour étouffer ses gémissements.

Le marquis se promenait à grands pas. Au nom de Jacques, il s'arrêta comme frappé d'une idée subite :

« Écoutez, dit-il plus doucement, écoutez-moi, madame. Relevez-vous et allez lui écrire vos adieux. Je vous le permets. Oui, je vous permets de lui écrire, vous entendez?

La malheureuse créature s'était redressée et le regardait à travers ses larmes, d'un œil plein de doute et d'espoir :

— Est-ce vrai, monsieur ? Vous voulez bien que je lui écrive ? Vous voulez bien qu'il sache... ?

— Ma volonté et votre serment. Oui, madame.

Tita se leva nerveusement, fit quelques pas devant elle, mais s'arrêta tout à coup et tomba évanouie.

— Aussi bien je l'aime mieux ainsi, » dit le marquis en l'emportant dans ses bras.

Deux heures après, le marquis Rosellaï et madame Tita mettaient pied à terre à Livourne où ils s'embarquaient le soir même.

— Où allons-nous, monsieur ? avait humblement demandé la marquise.

La réponse fut : « Toujours tout droit. »

XI

La salle d'armes de l'hôtel de Lormond était renommée dans tout Paris.

Installée dans une sorte de jardin d'hiver, elle avait l'aspect d'une véritable oasis. Les panoplies de masques et de fleurets y étaient encadrées de plantes rares; et c'était à l'ombre toujours verte des palmiers d'Afrique, que les fins amateurs d'escrime trouvaient, le jeudi de chaque semaine, des partners dignes

d'eux et une collation royalement servie.

Les meilleurs maîtres avaient donné là des assauts restés célèbres, et Jacques et Frédéric passaient, non sans raison, pour les meilleurs élèves de ces meilleurs maîtres.

Même en l'absence de son frère, Frédéric n'en avait pas moins continué ces saines pratiques et il y avait, ce jeudi-là, une douzaine d'escrimeurs au tournoi habituel de l'avenue Rapp.

En ce moment c'était Frédéric qui faisait assaut avec le beau Lélio Galuzzi. Un cercle d'amis les entourait, jugeant les coups, et la vérité est que le beau Lélio s'en tirait assez gaillardement, lorsque soudain il se mit à commettre faute sur faute. « Touche! s'écriait l'Ita-

lien, encore touche! Touche toujours; mais ça ne compte pas, c'est la faute de Jacques!

— Où prend-il Jacques? s'écria-t-on de tous les coins de la salle.

— Je le prends dans la cour où il me semble bien l'avoir vu passer. C'est ce qui m'a tout à fait dérouté.

— C'est ce qui me dérouterait bien davantage, répéta Frédéric qui avait reçu l'avant-veille la lettre de Pise.

Néanmoins il sortit de la salle et ce ne fut que cinq ou six minutes après qu'il y rentra.

— Non, ce n'était pas lui, dit-il en remettant son masque et ses gants. Terminons l'assaut, signor Lélio.

Chacun reprit place et les deux cham-

pions engagèrent le fer de nouveau. Mais ce fut au tour de Galuzzi à triompher. Le fleuret semblait ne plus tenir aux doigts de Frédéric ; il était sans parade comme sans riposte, et les coups de bouton se succédaient rapidement sur sa poitrine.

— Je suis battu, *battutissimo*, dit-il en tendant la main à Lélio.

Il pressa le départ de ses amis aussi poliment que faire se pouvait et, une fois seul, il courut auprès de Jacques qui l'attendait dans sa chambre.

— Ainsi, elle est partie! dit-il en s'asseyant auprès de son frère.

— Oui partie, disparue, perdue pour toujours peut-être! répondit Jacques, et les larmes ruisselaient sur son visage.

— Je ne t'avais jamais vu si chagrin, mon pauvre ami !

— Tu ne m'as jamais vu si amoureux, Frédéric. Je souffre plus que je ne puis dire et je ne croyais pas moi-même pouvoir souffrir autant.

— Mais enfin que s'est-il passé? car je ne sais rien encore sinon qu'elle est partie.

— Est-ce que j'en sais davantage ! Est-ce que qui que ce soit en sait quoi que ce soit de plus ! Milady Hawkett, chez qui j'ai couru le soir même, n'avait elle-même reçu que ces quatre lignes du marquis : « Personne plus que vous, madame, ne doit comprendre les motifs de mon départ; mais personne ne doit savoir moins que vous où j'emmène

la marquise. Vous êtes trop son amie et pas assez la mienne. »

— Alors d'après cela, ce serait un enlèvement... l'cnlèvement d'Hélène... par Ménélas?

— Ah! ne plaisante pas, je t'en conjure.

— Enfin que comptes-tu faire ? L'attendre ou la chercher ?

— Attendre d'abord, chercher ensuite.

— L'attente eût peut-être été plus raisonnable à Pise.

— Je souffrais trop pour souffrir loin de toi.

Frédéric le serra dans ses bras sans répondre.

— D'ailleurs, continua Jacques, il n'est guère probable qu'elle tente de me re-

joindre autre part qu'ici. Si elle m'aime, comme je sais qu'elle m'aime, si elle est vaillante comme je le crois, cette violence du marquis lui fera tenter quelque héroïque démarche. Elle sait où me trouver à Paris, c'est à Paris qu'elle me cherchera.

— Et que fais-tu alors si elle te trouve ?

— Alors ? je vais au marquis, je le provoque...

— Et tu épouses sa veuve. Sais-tu que tu as pris des idées passablement italiennes depuis notre séparation ?

— Toutes les passions sont plus ou moins farouches, sinon plus ou moins folles.

— Et tu aimes jusqu'à la folie ?

— J'aime jusqu'à la mort. »

XII

Telles étaient les pensées de Jacques, madame, quarante-huit heures après son premier chagrin d'amour et tels étaient encore ses rêves lorsque, deux semaines plus tard, Frédéric entra un matin dans sa chambre.

« Frère Jacques, frère Jacques, dormez-vous ? » chantonnait gaîment Frédéric.

A cette voix redevenue joyeuse, Jacques

se réveilla en sursaut, se dressa sur son lit.

« Tu as des nouvelles? s'écria-t-il; et, radieux il saisit avidement une lettre que Frédéric lui tendait. Les timbres de l'enveloppe indiquaient que la lettre avait été envoyée de Messine à Pise et renvoyée de Pise à Paris.

— C'est d'Elle! c'est bien d'Elle, » balbutiait Jacques en couvrant l'enveloppe de baisers. Et riant, pleurant, parlant à ce carré de papier comme il eût fait à Tita elle-même, il n'avait pas encore lu la lettre de la marquise que déjà il se promettait de la rejoindre bientôt et de lui répondre sur-le-champ.

Hélas! tout n'est qu'heur et malheur dans ce monde.

La joie de Jacques fut profonde, folle,

enivrante, à la lecture de ces quatre pages écrites de la main de la chère Tita, et toutes remplies de sa pensée trop longtemps contenue.

Quelle que fût la certitude qu'il eût déjà d'être aimé, jamais le mot formel et décisif n'avait été prononcé entre eux.

Ni elle ni lui n'avaient parlé.

Leur passion mutuelle avait grandi à l'ombre des poètes, dans le choix des lectures, par le sujet des entretiens, avec l'admiration commune des mêmes sites, à l'aide enfin de ces mille attentions insaisissables aux autres, fleurs cueillies au jour le jour et au fur et à mesure de leur éclosion, dont le parfum caché enivre et console les amours sans aveux.

Mais, de leurs espérances, de leurs

regrets, de leurs rêves d'avenir, jamais un mot !

Une fois seulement, à propos d'une femme qui avait quitté son mari pour son amant et qui en avait été lâchement abandonnée, Jacques avait fait comprendre, plutôt qu'il ne l'avait dit, quelle résolution et quelle conduite seraient les siennes en pareil cas.

De là sans doute était venue à Tita l'audace désespérée qui lui avait fait naguère braver le marquis; de là aussi l'abandon confiant avec lequel elle écrivait à Jacques sa première déclaration.

L'infortunée Selvaggietta avait livré là tout son cœur, avec toute la hardiesse des êtres purs, dans toute la naïveté de sa nature loyale.

Sa lettre n'était d'un bout à l'autre qu'un chant d'amour, qu'un indissoluble serment de fidélité.

Aussi, dans le premier mouvement, Jacques en était arrivé à bénir la violence du marquis, le départ, la séparation presque, qui avaient fait jaillir de l'âme de l'austère Tita ce flot débordant et passionné.

La phrase même par laquelle la marquise lui défendait de s'enquérir d'elle et de la rechercher avait tout d'abord passé inaperçue. Ce ne fut qu'à la troisième lecture et avec l'aide de Frédéric, qui lisait par-dessus son épaule, qu'il en découvrit toute l'importance. Il en fut un moment navré, puis, relevant la tête: « Eh bien ! non ! Je ne dois pas, je ne

déric était trop l'ami de son frère, ou si vous voulez trop le frère de son ami, pour ne pas trouver que toute chance serait bonne qui sécherait ses larmes, sans se dissimuler néanmoins que, de toutes les chances, la plus invraisemblable était d'ores et déjà la rencontre de la marquise.

XIII

Les deux frères s'embarquèrent dès le lendemain. L'un poursuivant, l'autre suivant, ayant chacun en tête son idée, qui de recherche, qui, de consolation; ils voyagèrent de la sorte pendant plus de six mois. Du Caire à Jérusalem, de Pétersbourg à Moscou, d'Athènes à Constantinople, c'est ainsi qu'ils coururent le monde sans que la chère Tita fût ni découverte ni oubliée.

Cependant l'espoir de « sœur Frédéric » n'était pas aussi complètement déçu que celui de son frère. Le mal d'amour était sans doute bien loin d'être guéri et le patient souffrait toujours. Sans doute aussi le nom de Tita était sans cesse sur ses lèvres; son souvenir sans cesse dans sa pensée; mais il commençait déjà depuis quelques semaines à apercevoir un peu plus distinctement les merveilles de la nature et de l'humanité devant lesquelles il était passé jusque-là, les yeux et l'esprit volontairement fermés.

« C'est vraiment beau! » avait-il dit de lui-même devant les splendeurs du Bosphore. Et comme, alors, Frédéric lui reprochait doucement leur course folle et inattentive à travers tant d'autres beau-

tés : « C'était vraiment bête! » avait-il encore ajouté. Or, on ne trouve pas « vraiment beau ! » ce qui vous laisse indifférent, et ce qu'on trouve « vraiment bête! », on est bien près d'y renoncer.

Telle fut, du moins, la réflexion que Frédéric ne put s'empêcher de faire à haute voix; pavé d'ours irréfléchi que Jacques se hâta de relever.

« Tu as raison, dit-il. J'oublie que c'est elle que je cherche et je viens d'être infidèle à mon chagrin. »

Aussi Constantinople fut-il fouillé dans tous les sens, interrogé dans la personne de tous ses hôteliers et de tous ses drogmans, mais ni visité, ni admiré, pas même vu.

XIV

Le premier pas en avant était fait pourtant, si petit qu'il fût et si rapide qu'eût été le retour en arrière. Se repentir d'une pensée ne saurait faire qu'elle ne vous soit pas venue. Il faut croire, en outre, que Jacques ne s'en était repenti qu'à demi de cette pensée, car, accouru à Vienne au sortir de Constantinople, il se hâta beaucoup moins dans ses recherches, et toutes les perquisitions

coutumières étaient terminées déjà depuis plusieurs jours, qu'il parcourait encore la ville, non plus en chien de chasse, mais en touriste. Seulement, il ne disait plus : « C'est vraiment beau! » mais : « Ce n'est pas laid! ce n'est pas triste! ce n'est pas banal! » Ce à quoi Frédéric répondait *in petto* cette fois : « C'est bien heureux! »

Bien heureux? non; bien humain, oui.

Que ce soit l'oubli qui commence, ou le souvenir lassé qui s'interrompe, toute distraction d'une grande pensée ne saurait être autre chose qu'une marque de notre faiblesse. Et ce n'est pas le cœur que j'accuse ici, mais le caractère. Une passion dominante peut subsister et persister toujours en nous; ce qui va se per-

dant et s'effaçant chaque jour, c'est le culte, et, pour ainsi dire, la pratique de cette passion même.

Tous ceux-là ne deviennent pas athées qui ne s'agenouillent pas soir et matin devant leur Dieu, mais tous ceux-là désapprennent bientôt la prière, et la foi ne réapparaît plus que par éclairs et comme par remords dans leur religion abandonnée.

XV

Décidément, Vienne plaisait à Jacques.

Vienne est charmant d'abord avec sa ceinture de vieux arbres et de grands boulevards. Prater au front, Danube aux pieds et sa belle cathédrale au cœur, l'impériale cité trône gaîment sous le dais argenté de son ciel léger. Tout y est esprit et grâce, luxe et art; la langue même, cette langue hurlée ou zézayée ailleurs, redevient là une langue hu-

maine doucement parlée par des lèvres loyales. L'élégance y est de bon goût, la politesse de bon ton, le dilettantisme de bon aloi. Et si Berlin est le chef-lieu de l'Allemagne savante et militaire, Vienne est la capitale de l'Allemagne artistique et civilisée.

Jacques avait retrouvé là à l'ambassade de France deux ou trois Parisiens de ses amis. Et, moitié par respect humain — ce respect des autres qui fait si souvent qu'on se dégrade soi-même — moitié par cette faiblesse — très humaine aussi — dont nous parlions tout à l'heure, il s'était laissé aller à revivre un peu comme tout le monde, comme tout ce monde-là du moins.

Il est vrai de dire que l'horreur de

confier son secret à qui que ce fût l'obligeait à feindre de n'en pas avoir, mais il est juste d'avouer qu'il commençait aussi à s'ennuyer un peu de sa douleur.

XVI

Un soir, un beau soir de printemps, tout resplendissant d'étoiles et doucement égayé d'un croissant de lune fin comme un sourire, les deux frères étaient attablés au Volksgarten.

Le Volksgarten, madame, est une sorte de concert des Champs-Élysées, sans Champs-Élysées, une sorte de café chantant, sans chanson, mais non pas sans orchestre.

Frédéric y avait conduit Jacques à tout hasard, et le hasard, qui fait bien les choses, avait conduit Frédéric dans une partie du jardin exclusivement réservée aux gretchens viennoises.

La musique était enivrante, les cigares délicieux et le tokay, trois fois versé, n'était ni moins délicieux ni moins enivrant que les cigares et la musique.

« Quel beau temps! dit Jacques en levant la tête; c'est presque mon ciel d'Italie.

— Est-il heureux d'avoir un ciel à lui ce garçon-là! riposta Frédéric.

— Dis donc, frère Frédé, continua Jacques en regardant autour de lui, est-ce que c'est dans l'innocence de ton

cœur que tu nous as menés sous ces bosquets?

— Dans la naïveté même, jeune lévite. Est-ce que ce seraient ces peuplades féminines qui t'en feraient douter?

— Dame! l'endroit ne me paraît pas précisément habité par des sauvages.

— Je reconnais, fit Frédéric en regardant à son tour, que nous sommes ici sous les arbres de la science du bien et du mal; mais tu sais, si les pommes te gênent, nous n'avons qu'à changer d'ombrage.

— Monsieur est bien aimable! mais je n'en suis ni gêné, ni tenté, » répondit Jacques en se balançant sur sa chaise.

Comme il disait ces mots, deux petites mains blanches et parfumées se posèrent

sur ses yeux, tandis qu'une voix fraîche et joyeuse lui criait :

« *Who is here, Jim ?*

— *I don't know,* » répondit Jacques sans se déranger.

La jeune personne qui parlait ainsi était une belle créature d'environ vingt-cinq ans, à la taille svelte et nerveuse, aux lèvres pourpres, aux yeux profondément noirs, le nez au vent, revêtue plutôt que vêtue d'une robe de taffetas vert changeant, un dolman jeté sur l'épaule, et portant sur ses épais cheveux noirs taillés courts un large feutre empanaché de plumes de coq.

« Tiens! miss Adah de Saint-Rémy! s'écria Frédéric. Comment va?

— Ah! *forget ful fellow,* fit la jeune

femme en tirant doucement la moustache de Jacques.

— *Good morning*, Adah. Mais si je t'ai oubliée, tu as encore plus oublié le français à ce que j'entends.

— Ni le français, ni les Français, cher Parisien.

— Ah! je l'aime mieux ainsi.

— Et moi donc! s'exclama Frédéric.

— Comment, frère Frédé, qui sait tout?.....

— Sait à peine l'anglais, oui, miss Adah. Et pas du tout l'américain.

— Éducation à refaire ça.

— Refaites, missis, refaites.

— Est-ce que tu es seule ici? demanda Jacques.

— Impertinent!...

Et lui faisant tourner la tête dans ses mains, elle lui montra à quelques tables de là un monsieur à grosses moustaches et à gros sourcils qui braquait sur le trio des regards à faire éclater les verres de ses lunettes d'or.

— Que tes mains sentent bon! dit Jacques.

— Il n'a pas l'air tendre votre compagnon de... comment dirai-je?

— Oh! ne dites pas de plaisir, il m'ennuie à périr.

— Et depuis combien de temps dure ton agonie?

— Ne m'en parle pas, voilà trois lunes, comme il le dit fort poétiquement.

— Trois lunes, çà fait un compte rond.

— A votre place, moi, miss Adah...

— Je m'assiérais; et sans attendre la réponse elle fit le tour de la table et alla se placer en face de Jacques.

— « Hip! hip! » et accompagnant ce cri d'un tour de bras à la mousquetaire, elle enleva son large chapeau qu'elle jeta sur une chaise à côté d'elle.

— Dites donc, missis, objecta Frédéric, est-ce que vous ne craignez pas que les lunettes d'or ne nous sautent aux yeux?

— Bah! elles en ont vu bien d'autres!

— Elles sont de bonne composition alors.

— Je les gagerais en pur quartz de Berlin, fit Jacques qui s'était retourné.

— Gagné, Jim! et elle lui lança au

front une branche d'héliotrope qu'elle tenait à la main.

— Mais qu'êtes-vous devenu, Jemmy, depuis notre dernière entrevue voilà tantôt deux ans?

Jacques soupira sans répondre.

— Sais-tu que tu as été bien gentil, ce soir-là, continua-t-elle; quand je pense que j'étais résolue à te tuer, à tuer Saint-Rémy, à me tuer moi-même, et tout ça pour prouver que j'étais quelqu'un et non pas quelque chose! Que tu as été bon de me laisser partir! En vérité, je te dois la vie, Jim.

— Mais à votre compte il se la doit aussi à lui-même la vie. Remercie-toi toi-même Jacques Bonhomme. Saint-Rémy te mettait là dans de beaux draps.

— Ah! il a payé pour tous, lui.

— Vous l'avez quitté ?

— *O my eye!* Il est bête ton frère! Quand on vous dit qu'il a payé.

— C'est te dire, jeune ingénu, que Saint-Rémy est sur le pavé à l'heure qu'il est.

— Oh! sur la paille tout au plus.

— Vous êtes un ange de bonté...

— De douceur. Mais savez-vous que vous n'êtes guère aimables, jeunes siamois? Comment, voilà un quart d'heure que nous causons ensemble et vous ne m'avez pas fait encore le plus petit compliment sur mes succès d'artiste ?

— Vous êtes chanteuse?

— Prrou! J'exècre la musique, ça dérange l'air.

— Comédienne?

— Ah! bien oui! je ne sais pas lire.

— Mais si tu n'es ni chanteuse, ni comédienne, tu es danseuse alors?

— *Precisely*, jeune Habacuc.

— Comment, tu as aussi la gaîté biblique?

— Je les ai toutes! Ainsi!

— Quelle danse dansez-vous? les pas à caractères?

— A caractère périlleux; trente pieds de haut sur un pouce de large.

— Blondin II?

— En personne.

— Si vous prenez des voyageurs, je retiens une place pour le Niagara.

— Vous êtes léger, Frédéric.

— C'est bien comme cela que je l'entends, madame.

— Mais, où est pendue ta corde à cette heure?

— Au Circus Renz.

— Circus Renz??

— Comment, vous ne connaissez pas le Circus Renz?

— Non. A nos âges, hein! c'est honteux.

— Fille de l'air, reine du ciel, la sylphide Yankee, tout ça, c'est moi. Ah çà! vous ne lisez donc pas les journaux?

— Jemmy? il ne fait que ça, dès que je le laisse seul une minute!

— Est-ce que vous ne le laissez jamais seul plus longtemps, mon bon monsieur? et son joli regard s'attacha sur Jacques.

Frédéric se mit à contempler le dessous des feuilles en fredonnant.

— Sais-tu que tu es devenue diablement, voire diaboliquement belle? dit Jacques en lui rendant son regard.

— Tu trouves? Et d'un geste gracieux l'Américaine rejeta en arrière une boucle de cheveux qui lui tombait sur le front.

— Qu'est-ce que tu as donc là, petite, on dirait une cicatrice?

— Au fait, tu ne sais pas, puisque tu ne lis pas les journaux. C'est un coup de sabre! J'ai été capitaine des Riflewomen chez nous. Mon père est retourné au pays là-bas pour la guerre et je l'ai suivi. *Alas! poor papa!* ils l'ont pendu!

— Qui ça?

— Les juges, *my dear*; ils préten-

daient qu'il arrachait les boucles d'oreilles aux noirs pour les revendre aux blancs. Mais ce n'était pas vrai, tu sais !

— Et pour qui te battais-tu là-bas, mon capitaine? interrompit Jacques.

— La belle question ! de quelle couleur est ma main, je te prie ? Elle lui mit sous le nez sa patte blanche qu'il baisa respectueusement.

— Alors, pas plus de pitié pour ces pauvres négros que si c'était des hommes ? hasarda timidement Frédéric.

Pour toute réponse la jeune femme éclata de rire et leur montra, parmi les breloques de sa chaîne, une sorte de corne en ivoire assez semblable à ces porte-bonheur de corail napolitain si

réellement indispensables contre le mauvais œil.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Jacques.

— Ça, c'est le coup de sabre, *by God* !

— Le diable m'emporte ! s'écria Frédéric, mais c'est une dent de chien ?

— Une dent de chien noir ! répliqua la Yankee en riant de plus belle.

— Oh ! oh ! quelle petite hyène ! s'écria Frédéric.

— Les hyènes n'ont pas de ça, dit-elle, en montrant fièrement sa balafre.

— Tu es une étrange fille, Adah. Mais à qui en as-tu ? demanda Jacques, en la voyant tourner violemment la tête de droite et de gauche.

— A mon Allemand, qui me fait signe de retourner près de lui.

— Comment, cette bonne pâte d'homme se gâterait?

Jacques riait encore quand il s'entendit parler à l'oreille.

— Sans bruit, monsieur, disait la grosse voix des grosses moustaches. Vous êtes Français, je pense?

— Je le pense également, dit Jacques sans se retourner.

— Moi, je suis attaché militaire de la cour de B*** et je crains le scandale.

— C'est d'un esprit sage.

— Mais je ne crains que lui.

— C'est d'un grand cœur.

— Voulez-vous, oui ou non, laisser partir cette dame?

Adah, qui s'était levée, intervint à demi-voix :

— Écoute donc ici, *Meinherr*, monsieur est un créancier à moi. Il m'a gagnée au jeu, il y a deux ans, et je ne l'ai pas encore payé.

» Débarrasse-moi de lui, Jemmy, ajouta-t-elle plus bas et en anglais. Je t'aime tout plein ce soir.

— Monsieur vous a gagné, quoi ? demanda l'Allemand ahuri.

— Il m'a gagné... le cœur, *Meinherr*. Et elle se laissa retomber à côté de Jacques en riant à belles dents.

L'Allemand roula des yeux furibonds.

— Pour la seconde fois, monsieur, voulez-vous oui ou non laisser partir madame ?

— Je vous enverrai dire cela demain matin, riposta Jacques.

— Hurrah ! Jemmy. *You are my chap* !

— Toujours sans bruit, dit l'Allemand jaune de colère. Voici ma carte, j'attendrai vos témoins demain à huit heures.

— Voici la mienne.

L'Allemand jeta un dernier coup de lunettes sur miss Adah et s'éloigna en grommelant.

— Tiens, frère Frédé, dit Jacques en lui tendant la carte. Tu me trouveras bien un second à l'ambassade.

— Toi, tu me plais ! dit la danseuse en lui sautant au cou.

— *Heinrich von Falkenstein, Kärnthner Strasse, 13,* lut Frédéric.

— 13! noir, impair et manque, reprit

Jacques joyeusement. Allons souper, ma lionne!

Bah! pensa Frédéric, l'Allemand en sera quitte pour un coup d'épée. Jacques en est quitte avec son chagrin:

— Allez souper, mes enfants! »

XVII

L'appartement qu'habitaient Jacques et Frédéric était situé dans une des plus belles maisons d'un des plus vieux quartiers de Vienne appelé le Graben.

Ce Graben est une longue et riche place très fréquentée, décorée de Saint-Joseph et de Saint-Léopold en fontaines, plus une colonne commémorative, commémorativement nommée *Dreifaltigkeits-Säule*.

Au coin de la place et dans une sorte de niche au ras du sol, se trouve également une intéressante relique viennoise: c'est, dit-on, le dernier arbre de l'antique forêt au milieu de laquelle Vienne a été bâtie.

Ce vénérable représentant représente pourtant assez maigrement ses frères du Wienerwald et il ne faut pas moins que les ombrages du Prater pour rendre un peu vraisemblable l'évocation pleine de bois sombres, de bêtes féroces, de huttes sauvages, de hordes farouches, etc., etc., que ne manque jamais de venir faire là, au nom de cette noble bûche, tout voyageur un peu bien appris.

Une autre curiosité de cette curiosité même, c'est que ladite bûche est litté-

ralement caparaçonnée d'énormes clous qui lui enlèvent tout aspect champêtre pour la faire ressembler au terrible tomahawk d'un Sioux gigantesque.

L'histoire raconte que ces écailles de fer sont l'œuvre successive de plusieurs milliers d'apprentis serruriers qui, chaque année, avant de se mettre en route pour leur tour d'Autriche, sont venus là, pendant des siècles, frapper dans le maître arbre leur dernier clou d'apprenti.

Tel était, avec la colonne, la fontaine et les statues, le spectacle instructif et édifiant tout ensemble que les deux frères auraient pu contempler tous les jours du haut de leur balcon, en admettant qu'ils s'y fussent mis tous les jours.

Mais une longue expérience de la vie

m'a amené à constater que les balcons qui, vus d'en bas, sont généralement un objet d'envie pour les passants, sont rarement, en haut, un objet d'usage pour leurs possesseurs.

On y est ni dehors ni dedans. C'est une sorte de trottoir surélevé qui attire sur vous les regards et où les regards se font un malin plaisir de vous coudoyer.

Un homme à sa fenêtre est encore chez lui; un homme au balcon est déjà chez les autres.

C'est du moins mon avis.

C'était sans doute aussi l'avis de Jacques qui, le bras en écharpe, était étendu sur un fauteuil auprès de la fenêtre ouverte, tandis qu'à ses pieds, miss Adah,

assise à la turque, avait délicatement posé sa tête sur ses genoux.

« Le docteur affirme que tu pourras quitter ton appareil dans deux jours, dit Frédéric en rentrant dans la chambre. C'est égal, c'est long huit jours de fièvre pour un méchant coup de feu qui n'a fait que t'érafler l'épaule. Mais je m'étonne encore que tu te sois laissé mettre du plomb dans l'aile sans lui en envoyer dans la tête à ce maudit Deutsch. Ça lui aurait appris à exiger le pistolet de tir à vingt pas. Sans compter qu'il avait singulièrement choisi le terrain de la rencontre. Ce n'était vraiment pas la peine de nous mener pour cela en haut, tout en haut du Kahlenberg et de nous faire traverser la forêt de part en part.

— Que veux-tu? observa Jacques, cet homme craint le scandale et il a choisi au fond des bois un endroit écarté

Où de se battre en paix on ait la liberté.

— Parlons-en, il était joli son endroit! Nous avons même fait, Valleroy et moi, de sérieuses observations à ce sujet, mais comme les autres insistaient et que nous n'avions pas le choix...

— Non, vous ne l'aviez pas, monsieur l'offenseur, dit miss Adah en souriant et en regardant Jacques tendrement.

— Figurez-vous, Adah, une clairière grande comme la main, entourée d'un rideau d'arbres et de taillis auxquels on a même dû adosser ces messieurs pour avoir la distance et dont le fond vert

clair découpait admirablement leurs deux silhouettes. Vous voyez ça d'ici, jeune guerrière ?

— Si je vois ça d'ici !...

Jacques voulut parler, mais miss Adah jeta sur lui un regard suppliant et lui posa doucement la main sur la bouche.

Ce petit manège avait échappé à Frédéric qui était en train d'allumer son cigare et qui poursuivit, après deux bouffées :

— Je reconnais qu'une fois là je n'étais pas autrement rassuré sur ton compte, mon pauvre ami, mais j'étais complètement édifié sur le sort de ton adversaire. Tu devais l'abattre comme une poupée de plâtre.

— Ça, c'est la faute de la petiote, ré-

pondit le blessé en posant affectueusement sa main sur le front de la clowness.

— Comment sa faute ? fit Frédéric.

Miss Adah répéta les mêmes signes et dit quelques mots en anglais à Jacques auxquels il répondit en français : — Je le veux, moi.

» Te rappelles-tu, Frédé, ce prétendu chevreuil que tu disais nous suivre à travers la forêt ? J'avais déjà le doigt sur la détente et les lunettes d'or me tenaient déjà en joue, lorsque j'ai entendu un nouveau bruissement de feuilles dans le buisson derrière moi, tout près de moi, ou pour mieux dire tout contre moi. J'ai été pris subitement de l'idée que c'était mon enragée petite sorcière qui m'avait suivi et qui était venue se mettre à mes

côtés, bêtement, follement, au risque de se faire démolir et ma foi! le cœur m'a battu et ma main s'est mise à trembler comme une feuille.

Frédéric jeta un coup d'œil sur Adah qui faisait claquer ses doigts avec impatience.

— Et tu crois vraiment que c'était...

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr. N'est-ce pas, petite?

Miss Adah haussa les épaules sans répondre.

— Allons donc! continua Frédéric après un moment d'hésitation, je l'aurais vue. Puis se ravisant : Au fait! le fourré était assez impénétrable...

Oui, mais alors comment n'est-elle pas venue à toi quand tu as été touché?

— Ma place n'était plus là, répondit Adah d'un air tranquille.

— Et où était-elle votre place, petite diablesse ?

— Ma place était au feu avec mon ami qui se battait pour moi. Et puis je ne tenais pas du tout à ce que Jacques sût que j'y étais venue, je tenais à y être allée, voilà tout.

Les deux frères la regardèrent en même temps avec un mélange de surprise et d'attendrissement.

— Mais à ton tour, toi, Jacques, comment as-tu découvert son secret ?

Pour toute réponse Jacques attira à lui la tête de la jeune femme et soulevant ses cheveux entre ses doigts, il fit voir à son frère une grosse touffe au-dessus de

l'oreille dont les mèches inégalement coupées n'avaient certes pas été taillées ainsi par le ciseau d'aucun coiffeur.

Frédéric s'était rapproché :

— Vraiment, oui ! s'écria-t-il, on dirait une trace de balle. A-t-on idée d'une folle pareille ?

— Voilà ce qui l'a trahie, ajouta Jacques en l'embrassant.

Frédéric restait stupéfait.

— Comment, comment ? l'Allemand a failli faire coup double ?... C'est qu'elle a vu la mort de près, la pauvre petite !

— Avec ça que c'est la première fois, répondit l'Américaine en faisant la moue. Seulement, messieurs, ceci vous prouve, continua-t-elle en tirant gaîment la mèche de cheveux qu'elle rajustait, ceci vous

prouve que la pauvre petite n'est pas du tout si petite qu'il vous plaît de le dire. Non! mais c'est vrai ça, Jemmy! et sautant sur place elle se campa toute droite devant Frédéric.

— Tenez! A vous aussi grand homme, je vous vais à l'épaule.

— Toi? tu me vas au cœur, dit Frédéric en l'embrassant à son tour.

— Monsieur Frédéric me tutoie?

— Et fraternellement encore!

Miss Adah se disposait à lui rendre son accolade quand deux heures sonnèrent.

— Deux heures! *Zounds*! et mes exercices qui commencent à la demie. Où diable ai-je fourré mon mantelet?

— Tu ne veux donc pas renoncer à ta damnée corde, méchante fille?

— D'abord, tu m'as dit que j'étais très drôle là-haut, et d'un.

— Quel est le deux ?

— Le deux est que quand tu me quitteras... Qu'est-ce que j'ai fait de mon chapeau maintenant ? Je parie que je l'aurai mis sous ce grand fauteuil là-bas au pied du lit...

— Parfaitement, le voici.

— Merci. Quand tu me quitteras, je recommencerai à m'ennuyer horriblement... Vous ne savez pas où j'ai mis mes gants, Frédéric ?

— Sous un autre fauteuil, sans doute.

— Oh ! non ! je ne les mets jamais là.

— Ah ! si vous n'avez pas d'ordre alors !...

— Je dis donc que quand tu me quitteras, il faudra bien que j'aie quelque chose pour me consoler. Car, au fond, vois-tu, ça m'amuse ma corde, et ce n'est pas du tout pour gagner ma vie que je la risque.

— Non! c'est même pour la risquer qu'elle la gagne.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites là, monsieur.

— Il y en a dans tout ce que je dis, mademoiselle. Tenez, les voilà vos gants.

— *I thank you, my dear*. Et, sur ce, mes princes, je me sauve. *Good by, Jemmy*. A dans deux heures! Tope là Frédé. »

Elle releva sa jupe sur son bras et

sortit en chantant de sa voix souple et jeune le refrain de la vieille chanson yankee :

Firm, united, let us be,
Rallying round our Liberty !
As a band of brothers join'd,
Peace and safety we shall find !

XVIII

« Elle a son cœur à elle, dit Frédéric en la regardant s'en aller.

— Oui. Le fait est qu'elle est vraiment cocasse.

— Cocasse ? répéta Frédéric.

— Oh ! pas de ces yeux-là, tu me fais peur; mais un cigare, tu me feras plaisir.

— Retire cocasse ou je ne donne rien !

— Comment faut-il que je mette? Voyons, dicte.

— Charmante! étrange! adorable! que sais-je, moi?...

— Transigeons à « étrange » et passe-moi le havanais.

Frédéric donna le cigare, retourna sa chaise et s'assit à califourchon devant son frère.

— Elle t'aime à la folie, continua-t-il.

— Mais elle me plaît énormément, la pauvre enfant; seulement j'en aurai assez dans huit jours et trop dans quinze.

— Et moi qui te croyais consolé!

— Moi aussi.

Il y eut un long silence pendant lequel les deux frères se regardèrent plus d'une fois. Enfin, Frédéric reprit la parole :

— Tu y penses donc toujours?

— Ah! Frédéric, si tu l'avais connue!...

— Nous y revoilà, ainsi comme ainsi!...

— Je t'ennuie, mon pauvre vieux?

— Non, mais depuis le temps que tu broies du noir, j'aurais assez aimé changer de farine, moi qui suis du moulin. Enfin, puisque « une ôtée de deux », cela ne se peut, vas-y!

— Méchant frère, qui oublie que mes larmes ont été les siennes! Que m'as-tu dit, Frédéric, quand j'ai reçu de Messine cette lettre d'adieu qui ne m'a quitté qu'un jour, celui où je me suis battu pour une autre.

— J'ai dû te dire : partons pour Messine.

— Mais, après?

— Après? j'aurai ajouté une sottise; ce n'est pas de trop sur deux phrases.

— Tu m'as dit : « Celle-là, Jacques, il faut l'aimer. Tu appartiens désormais corps et âme à cette douleur qui est tienne, à ce martyre dont tu es le complice. Quels que soient ses ordres, cherchons-la, délivrons-la! »

— J'ai parlé là comme Amadis des Gaules lui-même, ou comme le chevalier Bayard en personne; mais je n'ai pas plutôt été en chemin de fer, que je me suis aperçu que mon chapeau n'était pas un casque, ni mon parapluie une lance; arrivés à la frontière, on nous a demandé nos passeports et je me suis souvenu des gendarmes; enfin, débarqués à Messine, où nous n'avons rien trouvé du

tout, l'idée m'est venue que la terre était ronde et j'ai pensé au retour.

— Tu te mens à toi-même, frère Frédé. Il n'y a pas plus de deux mois que tu désespères.

— Oui, mais en voilà six que je voyage.

Je ne le regrette pas, d'ailleurs ; j'ai beaucoup retenu selon le précepte de La Fontaine. Seulement, je voudrais bien en être au temps où je dirai :

> J'étais là, telle chose m'advint,
> Vous y croirez être vous-mêmes...

et moi pas. Ce sera toujours ça !

— Nous avons cependant été deux fois sur le point de retrouver ses traces.

— Que voilà un « sur le point » qui

me réjouit ! Tu ne parles pas de la fois du Caire, je suppose ? où nous avons trouvé sur un registre de l'hôtel Sherperds : « M. et madame Rosellaï de Florence et leurs gens, » partis depuis trois jours.

— Mais précisément ! le lendemain de notre arrivée.

— Ah ! ç'a encore été une jolie découverte que j'ai faite là. Je commençais à m'intéresser aux mœurs de ces bons fellahs ; j'avais à peine fait trois fois le tour de la ville, crac ! bouclons les malles et chauffe machine ! Nous revoilà en route pour l'Europe.

— Qu'y a-t-il ? demanda Jacques au domestique qui entrait avec un plateau chargé de lettres.

— On vient d'apporter cela de l'ambassade, de la part de M. de Valleroy, qui envoie en même temps prendre des nouvelles de monsieur.

— Mettez ça sur la table et dites que je vais bien.

— La montagne n'allant pas à Mahomet, Mahomet alla à la montagne, dit Frédéric, en se dirigeant vers le tas de lettres. Que peuvent bien contenir toutes ces enveloppes ? « Messieurs Frédéric et Jacques de Lormond..., à l'ambassade de France. Prière de faire parvenir. » Tiens ! une carte : « Henri de Villiers avec deux cordiales poignées de main. » Autre carte : « Gaston de Chazeuil embrasse Jacques et serre la main de Frédéric. » « Le docteur Parsin prière de donner nouvelles. »

— Qu'est-ce que tout cela signifie? dit Jacques surpris.

— Comment! tu n'y es pas? mais c'est clair comme de l'eau de roche.

— Quoi clair?

— Il coule de source que cet animal de Valleroy, enchanté d'avoir assisté à un duel sérieux, s'est délivré sur ton dos un brevet de bon témoin, lequel brevet il a envoyé au cercle, lequel cercle l'a fait circuler. « Car, que faire en un cercle à moins qu'on y... » Ah! vois donc: « Rémy de Saint-Rémy lui-même, avec l'expression de ses meilleurs sentiments pour l'un et pour l'autre. »

— Comment est-ce que Saint-Rémy saurait?...

— Mais l'autre, c'est moi, bêta.

— Il n'y a pas de lettre? demanda Jacques tout à coup.

— Ah si! en voilà une.

— Montre l'écriture. Écriture inconnue, fit-il avec tristesse.

— Tiens! c'est de mam'selle Lolotte. Elle t'envoie dix fautes d'orthographe pour te demander ta balle comme fétiche, si tu l'as encore.

— Ah! et où est-elle cette grande folle?

— A Baden-Baden où elle perd tout ce qu'elle veut... fors l'honneur.

— Cette lettre vient de Bade? Mais alors, il ne s'agit plus seulement du cercle ni de Paris. Je dois avoir été imprimé tout vif dans quelque journal?

— Ça vaut mieux que tout mort. Et en effet, voici deux bouts d'articles que

nous envoie aussi Valleroy avec un mot d'excuse, l'imbécile. Le premier date de quatre jours, on t'y fait presque mort. Fort poli, d'ailleurs, cet article et d'une discrétion qui doit te toucher, ni le nom de l'adversaire, ni la cause du duel. On qualifie même l'affaire de « mystérieuse ». Tu vois que Valleroy a bien fait les choses? Passons au second article. Plus poli encore le second article. On y célèbre ta guérison en y espérant ton retour. Tiens, lis-donc, ça vaut la peine. Il faudra écrire un mot de remerciement au jeune de Sernacques dont je reconnais la griffe gentilhommière.

Mais tandis que son frère lisait, Jacques s'était approché de la table et remuait fiévreusement toutes ces cartes :

— Rien d'elle, murmurait-il, rien.

— Tu ne veux pas lire ?

— J'ai entendu, répondit Jacques, devenu pensif.

— Dis donc, Jacquot, veux-tu que je t'ouvre un avis ?

— Ouvre toujours.

— Puisque la petite Yankee te tient si peu au cœur, restons encore ici une quinzaine et puis filons sur Paris, veux-tu ?

— Et moi ? dit la voix rieuse de miss Adah qui venait d'entrer, est-ce qu'on ne m'emmène pas, Frédéric ?

— Arrangez-vous, mes enfants, ça ne me regarde pas. Et il se leva pour passer dans sa chambre.

— Donne ton consentement d'abord,

père Frédéric, cria-t-elle en l'arrêtant par l'oreille.

— En voilà des sommations irrespectueuses ! Eh bien, oui ! je le donne mon consentement.

— Maintenant, monsieur, à la porte ! fit-elle d'un ton tragique; et, le faisant tourner sur lui-même, elle le poussa dehors par les épaules.

— Et toi, Jim ? Est-ce que tu ne veux pas m'emmener ?

Jacques regarda la danseuse, et un sourire lui vint aux lèvres en voyant l'étrange compagne de route qui se proposait à lui.

— Toi, d'abord, tu ne peux pas quitter Vienne comme ça, lui répondit-il après un instant.

— Si ce que tu appelles comme ça, c'est dans ce costume-là, dit la jeune femme en jetant en l'air son espèce de sombrero et en soulevant les basques de sa casaque rouge, tu as cent fois raison; mais je sais faire la dame, quoique pas comédienne. Oh! emmène-moi, mon petit Jemmy!

Elle vint sur son coussin reprendre sa place aux pieds de Jacques.

— Je veux dire que je ne peux pas te faire quitter le Circus Renz, tes succès auxquels tu tiens.

— Mais je tiens encore plus à toi, *my dear*.

— Tu m'aimes donc toujours?

— Dame! je t'aimais encore il y a deux heures. Est-ce qu'il ne faut plus?...

— Écoute, dit Jacques en la prenant

sur ses genoux; tu es une brave petite que j'aime beaucoup.

— Oh ! je sais bien que tu ne m'aimes que beaucoup. Il faut être bien... Allemand pour m'aimer plus ; mais puisque tu n'aimes personne passionnément...

— Pourquoi dis-tu : puisque ?

— Parce que je suis là sur tes genoux et que je n'y serais pas si tu ne m'avais pas trouvée jolie...

— Et que je ne t'aurais pas trouvée jolie si j'avais aimé, n'est-ce pas ?

La clowness, baissant la tête et levant les épaules, fit ce geste expressif que traduirait très bien un vulgaire : « Parbleu ! »

Jacques la remit assez brusquement sur ses pieds, se leva lui-même et alla s'ac-

couder au balcon la tête dans sa main.

J'aurai dit une sottise, pensa la jeune femme.

Elle vint à Jacques, et, lui soulevant les doigts, elle aperçut de grosses larmes qui coulaient sur ses joues.

— Mon cher Jemmy, lui dit-elle en lui passant légèrement le bras sous son bras blessé, mon cher Jemmy, je vois que je t'ai déplu. Moi qui aurais tant voulu te plaire longtemps, longtemps Plaisir ou déplaisir, tout était là pour moi. Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu en aimais une autre? Enfin, ça ne me regarde pas!... Quitte-moi, puisque tu le veux. Ce n'est pas une raison, parce que tu t'es battu pour moi pour que je te fasse un lien de ma tendresse. Ne pleure

plus et dis-toi bien que tu es libre. Dis-moi un peu aussi que je ne suis pas méchante !

— Toi, pauvre fille ! tu vaux mieux que moi, répondit Jacques en l'attirant à lui; et il l'embrassa longuement sur ses cheveux écourtés.

— Eh ! là-bas ! les Roméos ! cria Frédéric d'une fenêtre voisine, si vous jouiez la scène des adieux autre part qu'au balcon. Vous pourriez tout aussi bien vous attendrir dans le fond de la chambre au lieu de scandaliser les passants ! »

Je ne sais, madame, si Jacques et Adah s'attendrirent réellement dans le fond de la chambre, ni si les passants avaient été réellement scandalisés de leur longue étreinte, mais le fait est qu'au

moment même où les deux jeunes gens se tenaient ainsi embrassés, un cri indigné avait retenti sur la place, et que ce n'était à coup sûr ni le saint Léopold, ni le saint Joseph de la fontaine qui l'avaient poussé.

XIX

La sensualité humaine, mettons masculine pour être clair, a des retours plus violents et plus imprévus que le cœur d'Alceste même.

Les adieux de Jacques à la danseuse furent ce que vous pouvez peut-être imaginer, cher monsieur, ce que je ne pourrais certainement pas vous expliquer, madame, un mélange de volupté profonde et de profonde tristesse, de

révolte, de folie, de passion presque.

Ils furent si bien tout cela, ces adieux, que huit jours après, fort contrairement à sa prévision et tout au rebours de ses projets, Jacques ramenait l'Américaine à Paris et se lançait à nouveau dans son ancienne existence de courses, de spectacles, de jeux et de soupers fins. Il s'y lançait même avec une *furia* qui faisait sourire le camarade « Tout-Paris », mais qui attristait singulièrement l'ami Frédéric.

Quant à miss Adah, qui avait accompagné Jacques sans se faire prier, elle l'avait accompagné aussi sans se faire illusion. Toute autre qu'elle aurait assurément pris pour de l'amour le goût très vif qu'elle inspirait à son amant.

Elle-même peut-être s'y serait volontiers laissée tromper, mais elle ne pouvait oublier l'aveu involontaire que Jacques lui avait fait de sa passion pour une autre. Sans en jamais rien dire, la scène de Vienne lui revint plus d'une fois à l'esprit.

La belle et joyeuse créature n'en savourait pas moins avec délice la part des plaisirs qui lui étaient libéralement prodigués et le jeune de Lormond trouvait en elle la camarade la plus intrépide et la moins banale qui ait jamais aidé un homme à disperser follement sa vie aux quatre vents du ciel parisien.

— Je sais bien que je ne suis qu'un entr'acte, disait-elle un jour à mademoiselle Lolotte, mais pendant que le rideau

est baissé, profitons-en et faisons du bruit pour empêcher qu'il ne se relève trop vite.

Frédéric, lui, trouvait au contraire l'entr'acte un peu long. Il le trouvait surtout un peu tapageur.

— La guérison est pire que le mal, pensait-il, et j'ai été là un mauvais médecin.

Aussi, à la grande surprise, je ne dirai pas au grand ennui de Jacques, c'était maintenant son frère qui ramenait souvent la conversation sur madame Tita.

Il eut même l'idée, à l'insu de Jacques et presque en se cachant de lui, d'écrire à lady Hawkett, au sujet de la marquise, une longue lettre qui resta malheureusement sans réponse.

— Mon cher, lui dit Jacques lorsqu'il lui raconta cette démarche, je te remercie, mais tu as pris là une peine inutile. Si la marquise m'eût réellement aimé, elle m'aurait donné signe de vie quand j'ai été blessé. Un instant de souvenir n'est pas un parjure et un brin de verveine n'eût pas été une lettre. Quant à mon cœur, rassure-toi, frère Frédé, il est meilleur que tu ne crois et que je ne voudrais moi-même; c'est toujours de l'amour pour elle que tout cela; seulement, ami, je ne la cherche plus, je la fuis.

Parmi les plus assidus compagnons de cette fuite, Jacques avait retrouvé à Paris le riche et beau Lélio Galuzzi, qui n'était plus beau du tout, plus riche du

tout, mais qui était encore extrêmement...

Montaigne eût dit : « Badin! » et Rabelais: ...

Il m'est absolument impossible de répéter ce qu'eût dit Rabelais.

Je ne sais si vous vous souvenez, madame, ou, pour parler plus franchement, je sais que vous ne vous souvenez pas du tout que Lélio Galuzzi était celui-là même qui avait jadis présenté Jacques à madame Tita, celui-là même qui était tout à la fois le cousin de la marquise et du marquis, double cousinage qui ne l'avait pas empêché de faire jadis la cour à sa belle parente et ne l'empêchait pas non plus d'ignorer complètement alors le lieu de retraite de l'un et de l'autre

Bien que pas mal plus vieux que Jacques, et beaucoup plus malvivant que lui, Lélio plaisait pourtant à ce dernier comme un souvenir de son passé et aussi comme une autre victime des passions.

Car, tout grossier qu'il fût, le Galuzzi, un peu honteux de ses joyeusetés persistantes, n'était pas fâché de leur donner un prétexte mélancolique.

Il en est souvent des libertins en cheveux gris, comme il en est toujours des courtisanes, en n'importe quels cheveux. Filles perdues et hommes qu'on ne retrouve guère, tout cela tâche à se donner la même excuse : chagrin d'amour.

XX

Ce soir-là, il y avait eu Grand Prix à Longchamp, et il y avait dîner au café Anglais.

On était au dessert. Le dessert de ces dîners-là et de bien d'autres encore est un moment fantastique où la plus vaste salle n'a pas assez d'air pour répercuter tous les bruits qui s'y croisent. Les assiettes se brisent, les verres se cassent, les cuillers tombent, les bouchons sau-

tent, les portes frappent, les petits chiens aboient, et rien de tout cela n'est rien auprès du plus merveilleux instrument de charivari que Dieu ait donné aux hommes : la voix humaine.

Or on était bien là une vingtaine de voix humaines au milieu desquelles celle de Lélio venait justement d'entonner à pleins poumons une canzonetta florentine que personne n'écoutait d'ailleurs, lorsqu'un garçon vint lui remettre une dépêche qu'on apportait de chez lui.

« Avez-vous encore vos yeux? cria-t-il en italien à Jacques qui était son voisin.

— J'en ai encore un d'yeux, répondit Jacques dans la même langue, mais dépêchez-vous car il est mourant.

Il reposa sur la table le verre qu'il

portait à ses lèvres et prit la dépêche des mains de Lélio.

— Qu'est-ce qu'ils nous chantent donc avec leur italien? interrompit mademoiselle Lolotte en se dressant sur ses ergots. Je te défends de parler d'autres langues que celle que je sache, Lélio.

— Et laquelle saches-tu, ma pauvre Lolotte? demanda miss Adah.

— Ma langue maternelle : le français!

— Elle veut dire le français de sa mère, répondit Jacques. Allons, tiens-toi tranquille une demi-minute que j'épelle ça au signor Galuzzi. Tiens, c'est de Florence! dit-il tout surpris après avoir regardé l'en-tête.

— Ah! donnez, je sais ce que c'est, dit vivement Galuzzi en lui reprenant le pa-

pier. Quelque créancier à moi qui s'impatiente, pensa-t-il.

La physionomie de Jacques était devenue sombre et préoccupée.

— Holà ! hé ! Jemmy ! lui cria miss Adah dans l'oreille. Redescends de la lune. Il ne faut pas faire des têtes comme ça, si tu veux que je t'aime, ajouta-t-elle tout en l'embrassant.

Cependant Galuzzi s'était frotté les yeux et avait commencé à parcourir la dépêche.

— Mais non ! je ne savais pas ce que c'est, s'écria-t-il en tressautant sur sa chaise. Non, je ne le savais pas ! Jacques, mon ami ! demandez le silence pour moi ! J'ai une communication de la plus haute importance à faire à l'assemblée !

Pendant que le silence se faisait plus bruyamment que le bruit lui-même, le Galuzzi lisait et relisait la dépêche qu'il frappait gaîment du revers de sa main.

— En voilà une aventure! s'écriait-il. En voilà une chance!

Enfin le calme s'établit. Il monta sur la table et commença :

— Messieurs, mesdemoiselles.

— Le sexe d'abord, mon gentilhomme, réclama impérieusement miss Adah.

— Oui le sexe d'abord! hurla le chœur des dames.

— Mesdemoiselles, messieurs, recommença Lélio.

— Pas de ces lâches condescendances! cria un jeune docteur pour dames, hôte

assidu de ces soirées. Je rappelle l'orateur au désordre.

Au désordre ! fut chanté sur l'air des lampions, et ce ne fut qu'après dix minutes de vacarme et trois tournées de champagne que Lélio reprit solennellement :

— Imbéciles des deux sexes !

— A la bonne heure, dit l'Américaine. Voilà qui concilie tout, n'est-ce pas Jacquot ?

— Bravo ! crièrent vingt voix.

— Imbéciles des deux sexes, répéta Lélio. J'ai l'honneur de vous faire part de l'héritage douloureux que je viens de faire dans la personne du marquis Alexandre-Hercule-Lionel de Rosellaï, mon arrière-cousin décédé, muni de tous les

sacrements de l'Église, y compris le mariage.

Un tumulte indescriptible suivit ces paroles.

— Allez-y, mes enfants ! je paie la casse, vociféra Lélio en sautant à terre.

— Si tu paies la casse, mets ça sur la note, dit miss Adah en brisant son verre. Hip ! hip ! hurrah ! Un ban pour l'héritier.

Et toutes les mains claquèrent aussitôt à l'unisson.

Au nom du marquis, Jacques s'était dressé pâle comme un mort et tremblant de tous ses membres. Il était venu se placer debout derrière Lélio.

— Voulez-vous me montrer cette dépêche ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Voyez, monsieur, voyez vous-même, dit Galuzzi en lui tendant le papier par-dessus son épaule.

— Unique héritier ! lut Jacques plein d'effroi. Unique héritier ? répéta-t-il tout haut involontairement.

— Oui, unique héritier ! reprit Lélio, est-ce assez joli? hein !

Jacques immobile était atterré. Il ne voyait plus rien, il n'entendait plus personne.

— Mais à propos, continua l'autre, cela me fait penser qu'il y a un enterrement dont on ne m'a pas fait part. Il est clair que ma pauvre cousine Tita n'est plus de ce monde. C'est dommage !

— D'une façon, mais pas de l'autre,

répliqua joyeusement miss Adah, car si votre cousine Tita...

— Silence tous deux! tonna Jacques, brusquement réveillé de sa stupeur par le nom de Tita ainsi prononcé par sa maîtresse.

Galuzzi écarquilla les yeux sans bien comprendre.

Mais Adah, elle, avait subitement compris. Elle aussi fut atterrée. Elle sentit qu'une barrière infranchissable venait de se dresser entre elle et son amant. Elle se leva pourtant et fit quelques pas vers lui.

— Toi, je te défends de me suivre! lui dit-il brutalement.

Et comme un fou, il se précipita hors de la salle.

Il y eut un moment de surprise et quelques minutes de questions.

— Ne faites pas attention, répondit Galuzzi un peu dégrisé. C'est un ancien chagrin d'amour à Jacques sur lequel j'ai mis le pied sans y penser.

— « Plaisir d'amour ne dure qu'un moment!... »

se mit à chanter le docteur.

Il n'en fallut pas davantage pour rendre aux convives leur folle joie. Et la seule pensée de deuil qui eût un instant assombri cette salle s'envola bientôt dans la fusée des rires.

Miss Adah s'était rassise sans rien dire, le regard fixe, le front baissé. Elle attendit pour sortir que personne ne fît plus attention à elle. L'attente ne fut

pas longue. Mais Galuzzi, qui ne la quittait pas des yeux depuis un instant, courut après elle et la rejoignit bientôt sur le palier.

— Dites donc, madame Jacques ? puisqu'il vous a défendu de le suivre, qu'est-ce que vous allez devenir ?

— Peut-être ce que j'étais ! répondit tristement la jeune femme. Mais pas tout de suite, par exemple. Oh ! non, pas tout de suite. »

Elle ramena sa mantille sur son visage et le riche Lélio la vit avec susprise refuser le bras qu'il lui offrait et descendre seule, calme et lente l'escalier qu'elle avait gravi ce soir-là si joyeusement.

XXI

Frédéric était installé devant sa table, lisant et fumant quand Jacques rentra.

« Onze heures et déjà toi? dit-il avec étonnement. On ne s'est donc pas amusé là-bas? et fermant son livre il apporta la lampe sur la cheminée.

» Mon Dieu! s'écria-t-il en apercevant Jacques sous la lumière, que t'est-il donc arrivé? Que le diable t'emporte avec tes changements à vue! Voyons, qu'y a-t-il? parle! »

Mais Jacques debout, les bras croisés, le visage contracté et les yeux fixes, restait immobile et muet. Frédéric s'approcha de lui et le touchant à l'épaule: « Jacques ! Jacques ! » répéta-t-il deux fois.

A cet appel et à ce contact le malheureux s'était retourné vers son frère :

« Elle est morte ! dit-il d'une voix rauque.

Il parlait ainsi avec ce calme affreux du désespoir où la douleur touche de si près à la folie.

— Morte? répéta Frédéric avec angoisse, madame Tita est morte? Dieu nous préserve d'un pareil malheur, mon pauvre Jacques! Qu'en sais-tu? Comment le sais-tu?

Jacques lui raconta alors la scène à laquelle il venait d'assister, le speech sur l'héritage, la lecture de la dépêche, enfin le dernier propos de Galuzzi qui ne doutait pas plus que lui de la mort de la marquise.

— Et puis, ajouta-t-il, ne sens-tu pas bien comme moi qu'elle m'eût écrit si elle existait encore, que si elle n'était pas morte elle serait déjà ici.

Et d'une boîte d'or qu'il portait à l'un des côtés de sa chaîne il tira son unique lettre de Tita, la lettre de Messine

— N'ouvre pas, ne relis pas cette lettre dans une pareille heure, mon pauvre enfant ! Tu souffres déjà assez.

— Non, pas assez, pas assez ! » disait Jacques dont la douleur ne trouvait pas

de larmes ; et d'un accent fiévreux il se mit à lire à haute voix :

« Si vous m'aimez, Jacques, pardonnez-moi parce que je vous aime ; si vous souffrez, pardonnez-moi parce que je souffre aussi.

» Hélas ! c'est moi qui nous ai perdus ! J'ai voulu marcher à vous la tête haute et j'ai tout dit ; on m'a menacée dans votre existence et j'ai tout quitté. Je n'ai pas su, je n'ai pas pu mentir. Je vous aimais bien pourtant. Oh ! oui, je vous aimais bien !

» Mais je voulais notre amour si grand, si fier, si libre de toute entrave et de toute honte, de cela surtout... et voici venues la séparation et la douleur ! Encore une fois, pardon !

» Mais vous m'auriez dédaignée comme toutes les autres si je ne vous avais suivi que comme elles et ce n'est pas ainsi que je veux aimer, ce n'est pas ainsi que je veux que tu m'aimes.

» Nous nous retrouverons, si tu sais attendre; nous serons heureux si tu sais souffrir. N'est-ce pas que tu ne m'oublieras pas ? N'est-ce pas que j'ai raison de t'aimer et de me promettre ? Songe que je souffre et que je pleure, ami mien, et sois fidèle à ces souvenirs. Oh ! par pitié ne m'oublie pas !

» Cependant je te le dis, Jacques, ne me cherche pas non plus. La route qui nous rapprocherait avant l'heure ne saurait nous réunir. Je l'ai juré et je tiens tous mes serments. Dieu seul peut savoir

si le jour viendra où je serai ta femme, mais je sais bien, moi, que le jour est venu où je suis ta promise et ta fiancée.

» Cette lettre ira te chercher à Pise, que tu y sois ou non. Je veux qu'elle ait passé par ce petit coin du monde où tu m'as connue et aimée. Car moi, je t'aimais déjà à Florence. Oui, en vérité, je t'ai aimé dès notre première rencontre, au premier regard. Elles ne comprendraient pas cela tes Françaises, mais tu le sais bien, toi.

» Oh ! que j'ai été en colère contre toi ce certain jour où j'ai cru que je ne pourrais plus t'aimer ! et quelle joie j'ai eue quand je t'ai retrouvé si triste dans cette grande allée ! Aussi, tu sais, tu aurais pu me rebaiser la main avant le

jour de ma fête, je ne m'en serais plus fâchée.

» J'aime mieux pourtant que tu ne l'aies pas fait. C'était si bon de te sentir si changé ! Tu m'as fait la cour huit jours mais tout le reste du temps tu m'as aimée.

» Et ton gros bouquet, crois-tu que je n'y aie rien compris pour n'en avoir rien dit ? Tu avais trop bien pris la peine de me faire la leçon, carino ! Ah ! Que je vous ai aimé ce jour-là ! et les autres jours aussi ! et tous les jours et sans cesse !

» Est-ce que ça te fera plaisir d'apprendre que c'est un brin de ton jasmin que j'ai là à mon cou sous le verre de ma médaille? Oui, n'est-ce pas ? Je t'en

envoie la moitié avec une boucle de mes cheveux, ma boucle du cou, te souviens-tu ?

» Hélas ! hélas ! Je ris au passé et le présent pleure.

» Croirais-tu qu'on m'a mesuré ma lettre ?

» Oui, Jacques, j'ai cette feuille de papier et rien de plus ; une heure et pas davantage. Voilà où j'en suis, mon pauvre ami ! Enfin aime-moi et je ne regretterai rien.

» Au revoir, Jacques ! au revoir, mon ami, mon amant, mon tout. Aime-moi et attends-moi, je t'aime et je t'appartiens.

» TITA. »

XXII

La lettre tomba des mains de Jacques. Il se renversa sur sa chaise en sanglotant.

« Elle est morte! criait-il, morte et je l'accusais! morte et je vivais ainsi!

— D'où cette dépêche était-elle adressée à Galuzzi? demanda Frédéric après un silence.

— De Florence.

— Eh bien! ayons le cœur net de tout cela et repartons demain pour Florence.

— Mon pauvre Frédéric, dit Jacques en lui prenant les mains avec un sourire attendri. Quelle existence je t'aurai fait mener à toi qui n'as jamais aimé d'amour !

— J'aime d'amitié » dit Frédéric en l'embrassant.

XXIII

Le mont Cenis était vierge encore de rails et de tunnel à l'époque où se passe cette histoire.

C'est pourquoi les deux frères, descendus de wagon à Saint-Michel, y louèrent une mauvaise calèche qui cahin-caha devait les transporter jusqu'à Suse. Cependant les maigres chevaux n'en allaient pas moins assez bon train, et on était déjà arrivé aux deux tiers de la

montée, lorsque pour la troisième fois le postillon se tourna vers ses voyageurs.

« Qu'y a-t-il? demanda Frédéric qui commençait à être las du long silence gardé depuis Paris. Est-ce un cigare que tu veux ou une histoire qui te vient? Fume et parle, tiens.

— Cent fois merci, Excellence, répondit l'homme. Ce n'est pas une histoire qui me vient, c'est une peur.

— La peur de quoi?

— Le vent de galerne souffle et avant une demi-heure gare au grain, ne vous en déplaise!

— Mais il m'en déplairait beaucoup, s'exclama Frédéric. Entends-tu ce qu'il dit, Jacques?

— Oui, j'entends. Mais qu'il pousse ses

chevaux jusqu'aux Tavernettes ; j'ai aperçu une voiture derrière nous et je ne veux à aucun prix voir aujourd'hui âme qui vive.

— Les Tavernettes sont loin encore, Excellence, et ce serait véritablement risquer de ne plus jamais voir âme qui vive que d'y aller.

— Marche toujours, marche, cria Jacques, je te donnerai doubles guides.

— Serviteur aux doubles guides, seigneur voyageur, mais ça ne me donnera pas double vie. J'ai le goût du pain plus prononcé que celui de l'argent et, sauf votre respect, je m'aime mieux tout nu que couvert de neige.

— Alors, va où tu voudras, animal!

— A vos ordres, Excellence. »

Un quart d'heure après, la calèche s'arrêtait au grand refuge de la Ramasse.

La cour était déjà tout encombrée de voitures de toutes sortes, les écuries étaient pleines de chevaux, l'hôtellerie pleine de gens. Et postillons, palefreniers, et guides allaient et venaient en grande hâte, tout en échangeant au passage leur mot d'inquiétude sur le grain qui s'annonçait comme devant être assez méchant.

« Une chambre, demanda Jacques en entrant dans l'auberge.

— Et du thé, ajouta Frédéric.

— Ah ! pour du thé, je n'ai plus que du café, répondit l'hôtesse, mais pour une chambre.....

— Vous n'avez plus qu'une cellule,

dit Frédéric en jetant un regard attristé sur la petite chambre qu'on leur ouvrait.

— Ça, une cellule? Dieu de bonté! mais c'est le musée du grand homme, Excellence. Il a couché là en 1800.

— On voit bien qu'il était petit, le grand homme, murmura Frédéric en se baissant pour passer la porte.

Ces gens-là ne sont pas Français, pensa l'hôtesse.

Et sans rien dire elle emporta la statuette de Napoléon qui était sur la cheminée.

Le ciel s'était couvert de gros nuages noirs et cuivrés, le vent soufflait avec âpreté et l'on entendait distinctement au loin les craquements et la chute effroyable des avalanches.

Il faisait à peine clair dans la chambre, malgré les larges et rouges flammes d'un feu de sapin.

— Brr ! c'est lugubre ici, dit Frédéric en allumant une bougie.

— Ah ! que ne suis-je là-bas où tout croule et où tout s'effondre, murmurait Jacques, que ne puis-je mourir pour elle qui est morte pour moi !

Deux coups frappés à la porte tirèrent les deux frères de leurs réflexions.

— Entrez ! cria Frédéric.

— N'entrez pas ! avait crié Jacques en même temps.

— Je n'ai entendu que Frédéric, dit le seigneur Galuzzi, en lui tendant la main.

— Tiens, c'est Lélio, dit Frédéric.

— Moi-même, qui suis en route pour Golconde et Visapoor, comme Jacques a déjà dû vous le raconter.

Jacques se leva sans parler et alla se rasseoir sur l'escabeau qui était dans l'embrasure de la fenêtre.

— Présentez-moi donc à votre frère, dit Lélio en riant, je vois avec peine qu'il ne me reconnaît pas du tout.

— Vous n'êtes pourtant pas changé, repartit Jacques assez sèchement, et je crois même que votre gaîté de l'autre nuit n'est pas tout à fait...

— Dites cuvée, si bon vous semble, poursuivit Lélio, et écoutez un conseil d'ami que je vous apporte et que je vous aurais donné plus tôt si vous ne vous étiez pas soigneusement dissimulé

à mes regards depuis Paris. Peut-être même ne vous seriez-vous pas du tout mis en route? Il est certain, en tout cas, que vous n'auriez pas continué si longtemps à porter le diable en terre, car le diable est vivant, c'est moi qui vous le dis. Vous en apprendrez de belles sur son compte. Allez à Pise, *caro mio*, et que le deuil de vos illusions vous soit léger !

Jacques s'était dressé sans prononcer une parole, plus pâle encore que le jour où il avait cru morte celle qu'on lui disait alors vivante et déshonorée.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda Frédéric.

— Cela signifie qu'au café Anglais, l'autre soir, la sortie de Jacques m'avait

fait peine pour lui et honte pour moi. J'avais légèrement parlé dans l'ivresse de la mort possible de la marquise; je tiens à rétablir les faits, en parlant non moins légèrement, mais à jeun cette fois, de son existence folâtre.

— Cela n'est pas, s'écria Jacques hors de lui-même; puis, se contenant : Pardon ! reprit-il, le démenti ne s'adresse pas à vous, mais à ceux qui vous ont trompé.

— Un notaire ne trompe pas un héritier le lendemain de son héritage; quelques jours après, oui, mais jamais le lendemain. Or c'est maître Balbi, de Florence, qui m'a détaillé les faits dans une lettre de six pages que j'ai là. Madame Tita a déserté le toit conjugal

il y a six mois et a suivi je ne sais qui, je ne sais où. A l'heure qu'il est, depuis quinze jours environ, c'est-à-dire depuis la mort du marquis, elle est retournée à Pise et rentrée au palais Lanfreducchi Elle affecte d'y vivre dans la solitude et dans la piété. Cette attitude édifiante lui paraît sans doute utile pour faire mieux valoir ses droits d'héritière déshéritée, mais vous comprenez que ma situation est excellente et que s'il y a procès...

— Mon Dieu! mon Dieu! est-ce possible? interrompit Jacques douloureusement.

— Ce n'est pas possible, c'est certain, et vous me verriez aussi affecté que vous-même de cette déchéance si je n'avais dix ans d'expérience de plus que

vous. Ce qu'il y a de bizarre, c'est que personne n'a pu dire le nom de son amant. Oh! mais, nous le trouverons; car vous comprenez bien que devant les tribunaux il me faudra produire les noms et qualités de ce monsieur, si tant est qu'il ait un nom et des qualités. Et le Galuzzi se mit à rire tout seul de sa propre plaisanterie.

Frédéric ne quittait pas des yeux Jacques, toujours immobile, les bras convulsivement croisés sur sa poitrine.

Galuzzi continua de plus belle, sans s'apercevoir du supplice qu'il infligeait.

— Quel qu'il soit, il n'en a pas moins eu le don d'apprivoiser la sauvage, comme le Petruccio de Shakespeare. Peut-être a-t-il employé pour lui plaire

les mêmes moyens énergiques. Nous en agissions, vous et moi, en vrais naïfs ! Il y a un an et demi, je crois, que je vous ai présenté l'un à l'autre. Était-elle belle ce soir-là, avec son casque de cheveux noirs sur sa nuque blanche! Quand cette femme-là apparaissait dans un salon, elle y apportait la clarté tranquille et pure d'un rayon de lune. Lune sans Endymion, alors! Je lui avais fait, je me rappelle, un sonnet italien dont je n'ai jamais pu me resservir pour personne, à preuve qu'elle avait son cachet à elle. N'est-ce pas qu'elle avait son cachet?

Jacques, sans répondre, se mordait les lèvres jusqu'à saigner.

— Ah ! comme on vous aurait étonné, comme on m'aurait étonné moi-même,

poursuivit l'imperturbable Galuzzi, si on m'avait dit qu'un jour ou qu'une nuit viendrait où elle jetterait son bonnet, voire son corsage par-dessus les moulins et que le tout retomberait sous la forme de sacs d'or à mes pieds.

La fureur de Jacques ne put se dominer plus longtemps.

— Assez ! assez ! interrompit-il violemment en marchant droit sur son bourreau.

— Qu'est-ce qui vous prend? interrogea l'Italien en reculant d'un pas.

— Il me prend l'envie de vous jeter par la fenêtre, vous, vos sacs d'or et vos conseils. Ce qu'a pu faire cette femme ne vous regarde pas, entendez-vous? Allez à votre héritage et laissez-moi à ma douleur.

Frédéric s'était rapidement interposé, mais Galuzzi jeta sur Jacques un regard de pitié :

— Qui est enragé est protégé, dit-il en italien. Et, haussant les épaules, il sortit lentement de la chambre.

Quand ils furent seuls, Frédéric courut à son frère, et, lui prenant les deux mains :

— Jacques, mon cher enfant, du courage! C'est le fer rouge cela, mais c'est aussi la guérison. »

Ainsi pensait Frédéric.

N'est-il pas étrange, madame, n'est-il pas certain pourtant que, si délicats que soient les cœurs qui n'ont jamais aimé d'amour il leur manque toujours la divination de ce qui sera.

A peine ont-ils l'idée juste de ce qui est.

C'est là toute la différence entre ces deux belles choses : la pitié qui gémit pour les autres de souffrances qu'elle ignore, la compassion qui pleure avec nous des misères qu'elle a connues.

Jacques, l'œil étincelant, allait et venait par la chambre, en proie à un véritable accès de frénésie. Tantôt se taisant longuement d'un air farouche, tantôt éclatant en folles bordées de paroles sans suite ou qui n'avaient de suite que dans l'enchaînement de ses pensées intérieures.

Frédéric, debout près de la cheminée, écoutait et regardait sans intervenir. Il attendait que le transport de Jacques

s'épuisât de lui-même, convaincu que l'amour s'arracherait ainsi du fond de ce cœur désespéré.

Enfin Jacques s'arrêta devant son frère et, la voix plus calme, l'esprit moins enfiévré :

« Quelle misère! Cette femme dont je n'osais toucher la main qu'en tremblant! cette idole que je craignais d'offenser d'un regard, si haute sur son piédestal de vertu! A-t-elle assez menti! m'a-t-elle assez trompé! Comme elle s'est jouée de nous! Et le marquis, ce faux héros qui devait tout massacrer ? Il n'aura été bon qu'à la défendre contre moi, l'imbécile! Et la voilà maintenant qui court le monde au bras d'on ne sait quel faquin! Ah! mais lui...

moi aussi je saurai son nom et je le tuerai !

Frédéric, cette fois, ne put s'empêcher de répondre :

— Quel droit as-tu sur elle, mon pauvre enfant, qui puisse t'en donner sur lui ? Crois-moi, frère, rentrons à Paris. C'est la fin de tous les romans que ton histoire. La promise n'a pas attendu le fiancé. Vieille romance souvent chantée par bien des jeunes voix. Tita est indigne de toi comme elle est indigne d'elle-même, oublie-la comme elle t'a oublié.

— Oui, je l'oublierai, mais c'est elle qui se ressouviendra de moi. Ce serait trop stupide de la laisser goûter en paix son parjure. Je lui ferai relire, je lui relirai

moi-même les serments écrits de sa main. Je l'abreuverai de sa honte... Et même, et même... Elle s'est promise après tout... Oh ! la misérable ! la misérable ! je l'aimais mieux morte ! »

XXIV

« Si ces messieurs sont disposés, dit le postillon qui avait fini par entrer après avoir frappé trois fois inutilement, nous pouvons nous remettre en route. Le temps est rétabli et les chevaux sont prêts.

— Oui, en route ! cria Jacques, en route ! Et demain matin nous serons à Pise. »

XXV

Par un lourd soleil de juillet qui faisait ployer les feuilles des arbres, Tita et son amie Francesca Hawkett étaient assises dans un coin sombre des jardins Lanfreducchi.

Pauvres jardins tant célébrés par la légende et tant vantés par Gamba ! Ils n'étaient guère reconnaissables avec leurs allées cachées sous l'herbe. Les arbustes rares, les plantes précieuses; les touffes

fragiles, si tendrement soignées jadis, étalaient de place en place leurs squelettes grisâtres; les rosiers à peine fleuris enchevêtraient comme des ronces leurs longues branches rouges d'épines, et les couronnes de lierre des vieux ormes prenaient elles-mêmes je ne sais quel aspect funèbre et désolé.

C'est que la mystérieuse sauvagerie qui fait la splendeur des bois, n'éclatait là que par oubli; c'est que le renouveau y était mêlé de ruines; c'est que la liberté de tout faire, cette liberté chère aux forêts, n'était ici que de l'abandon.

Pauvres jardins! Pauvre Tita aussi!

Les deux jeunes femmes étaient tournées l'une vers l'autre, les mains dans les mains. Toutes deux gardaient ce si-

lence réfléchi qui suit toujours les longs épanchements. Ce fut lady Francesca qui le rompit.

« Ainsi tu ne veux pas me suivre? Tu ne veux pas que je t'emporte dans mon nid d'aigle du Cairn Gorn. Je t'assure que le soleil d'Écosse n'est pas du tout si noir qu'on le fait; il a même vraiment ses jours de gaîté, sans compter que moi j'ai tous les jours les miens. Nous chasserons les coqs dans les bruyères; nous forcerons les cerfs dans les bois; nos lacs se couvriront de flottilles; les voiles blanches sur l'eau bleue, c'est très joli, tu sais. Allons, Titania, laisse-moi être ton Obéron, et enfuyons-nous ensemble au fond des bois.

La marquise l'écoutait avec un sourire triste et doux.

— Es-tu bonne, ma Cecca, es-tu tendre et secourable ! Et que tu as bien fait de venir ici !

— J'ai bien fait si je t'emmène, mais si tu restes ?

— Regrettes-tu de m'avoir apporté deux jours de tendresse et d'apaisement. Les bonnes heures de ma vie t'apparaissent-elles donc si nombreuses, Cecca, que tu puisses compter celles-ci pour rien. A moi qui ne vis plus que de souvenirs ne sens-tu pas quel trésor tu me laisses ? Faut-il te redire toutes les chères paroles que j'ai recueillies de tes lèvres, te raconter tous tes soupirs et tous tes regards pendant mon récit ? Et tes

larmes ? tes belles larmes qui n'ont jamais coulé que pour moi, est-ce que tu les regrettes aussi, carina? Crois-tu qu'il ne me soit pas doux de les revoir en ce moment même dans tes yeux et n'est-ce pas ma douleur vivante et transfigurée que j'embrasse là sur ton cher visage.

— Il ne tiendrait qu'à toi de l'y embrasser tous les jours, méchante Tita.

— Laissons cela, amie aimée. Tu ne sais pas de quel poids pèserait sur ta gaîté l'affreuse tristesse qui m'accable. Plus tu es bonne et dévouée, plus j'aurais honte de troubler ta vie, moins j'oserais m'abandonner franchement à ma douleur. Je ne serais plus moi.

— Nous serions nous, ce qui vaudrait

bien mieux et tu te consolerais toi-même de peur de m'attrister.

— Non, ma vie n'est plus de ce monde, ma place n'est plus parmi les vivants. Il me faut un cloître et non un château, des prières et non plus le bruit lassant des paroles humaines.

— Prends garde, chère Tita, le désespoir n'est pas moins décevant que l'espérance et la pire crédulité est de s'imaginer qu'on ne croit à rien.

— J'ai vu la vie, Cecchina.

— O Selvaggietta, la bien nommée, enfant ignorante et farouche ! Tu as vu la vie, toi ! Toi, qui ne l'as regardée qu'à travers tes chimères enchantées ou désenchantées, toi qui ne te doutes seulement pas que le même prisme qui fait du

soleil un arc-en-ciel, nous montre la terre difforme et défigurée.

— Oui, je suis farouche ! oui, je suis ignorante ! je suis une enfant, oui ! Oui, je n'ai jamais eu que de fausses joies car je ne me suis jamais réjouie que de mensonges ! Oui, mes douleurs mêmes sont de fausses douleurs, car celui pour qui j'ai pleuré ne méritait pas mes larmes, mais de toutes ces erreurs, Cecca, a surgi une vérité cruellement vraie : le néant de tout mon être.

— En es-tu sûre, Tita ? Es-tu sûre de n'aimer plus jamais personne, sûre même de n'aimer pas encore quelqu'un ?

— Est-ce que ma rentrée au couvent n'est pas une réponse ?

— Écoute, Tita ; l'heure presse et il va

falloir nous séparer. Il me reste à te dire une chose dont je n'aurais voulu te parler que plus tard pour pouvoir t'en parler plus longuement. Quand je suis arrivée tu n'étais pas en état de l'entendre; tu n'es peut-être guère même encore en état de l'écouter. Il s'agit de M. de Lormond. Son frère m'a écrit il y a de cela environ un mois. Il me racontait comment Jacques et lui s'étaient mis à ta recherche après ta lettre de Messine. Il me demandait si je ne savais rien de toi depuis lors, me suppliant de lui dire tout ce que j'en savais et m'affirmant que Jacques t'aimait toujours passionnément.

— Et qu'as-tu répondu?

— J'ai tenu ma parole; j'ai gardé le silence promis.

— Tu as eu raison.

— Et si ne t'en ai rien écrit à toi, c'est que je savais, hélas ! c'est que tu savais toi-même quelle existence M. de Lormond menait alors à Paris. J'étais certaine que ce message ne t'apporterait ni consolation ni espérance ; j'ai trouvé inutile qu'il vînt raviver ta colère.

— Et tu as eu encore raison. Véritablement l'inconscience de ces gens-là m'exaspère ! reprit Tita qui englobait injustement Frédéric dans son mépris pour Jacques. S'informer de moi entre deux orgies ! Venir prétendre que l'on m'aime toujours, au lendemain de quelque nuit de débauche... Ah ! crois-moi, Cecca, ne me parle plus de cet homme et laisse-moi retourner à mon couvent.

Milady Hawkett baissa la tête et resta un moment sans parler.

— Qu'es-tu venue faire ici pourtant? reprit-elle enfin en fixant ses yeux sur ceux de Tita. Si c'était moi seule que tu voulais revoir, la porte de ton couvent ne m'était pas fermée et je m'y serais aussi bien rendue à ton appel que dans les tristes murs de ce palais. Dis-moi la vérité, Tita, dis-toi la vérité à toi-même, ce que tu es venue chercher ici...

— Ce que je suis venue chercher ici, c'est moi seule, c'est moi, et je ne m'y suis pas retrouvée. J'ai voulu faire une épreuve, elle est faite; je suis morte à la vie.

— Tu n'as revu que les pierres, les

arbres et les fleurs, et rien de tout cela n'a parlé assez haut pour réveiller en toi l'écho de ton amour. Mais puisque tu as parlé d'épreuve, tente-la complète, loyale, sincère. Revois-le cet homme que tu crois mépriser et haïr ; laisse-moi la lui écrire cette réponse d'où dépend peut-être ta destinée. Que M. de Lormond sache seulement que tu es ici, que tu y es libre, et que c'est à lui d'y venir chercher son arrêt.

— Qu'il vienne ou non, l'arrêt est irrévocable. »

Tita parlait encore quand trois coups violemment frappés à la porte de bronze du palais retentirent longuement jusqu'au fond du parc.

Les deux femmes se dressèrent toutes

droites. La main de Tita serrait anxieusement le bras de lady Hawkett.

Deux nouveaux coups résonnèrent encore plus violents que les premiers, et la vieille nourrice de Tita apparut tout effarée.

« Saints du Paradis! ayez pitié de nous! Madame! C'est lui! s'écria-t-elle en accourant.

— Qui, lui? demanda lady Hawkett.

Un éclair traversa les yeux de la Selvaggietta.

— Ne lui ouvre pas. As-tu la clef de la petite porte du jardin? Donne-la-moi, et nous, Cecca, partons.

— Non, Tita, non, tu ne partiras pas ainsi. La dernière et suprême épreuve que je te demandais d'accepter

vient s'offrir à toi d'elle-même, tu n'as pas le droit de la repousser.

— Pauvre madame ! elle aurait pourtant bien le droit de ne plus souffrir, dit à demi-voix la nourrice.

— D'ailleurs, poursuivit Francesca, pourquoi refuses-tu de le voir si tu ne l'aimes plus ? Pourquoi n'oses-tu pas l'entendre si tu es sûre de le condamner ?

— Eh bien, soit ! dit lentement Tita après un silence. Je le verrai, je l'écouterai. Mais à une condition, Francesca, c'est que tu ne lui parleras pas, c'est que tu le laisseras venir à moi dans l'ignorance de ce que je sais et dans l'incertitude de ce que je veux. Et même... oui, pour qu'il n'apprenne rien ni de vos

regards, ni de vos gestes, à l'une ou à l'autre, prenez cette clef et allez m'attendre toutes deux au Dôme.

C'est moi qui lui ouvrirai. »

XXVI

Le jour commençait à décroître. Un sombre manteau de nuages descendait des montagnes avec le crépuscule naissant. Tita traversa le parc d'un pas rapide, monta les degrés, franchit la vieille salle depuis si longtemps déserte et saisissant de sa main nerveuse un des candélabres brûlant toujours dans l'antichambre toujours obscure, elle se dirigea sans chanceler vers la lourde porte dont

elle fit tourner sans peine les pesants verrous.

Jacques était debout sur le seuil.

A la vue de Tita, devant ce pâle et fier visage, si pâle et si fier, un frisson lui serra le cœur. Toute sa colère s'éteignit et par un étrange retour sur lui-même :

— Pardon, lui cria-t-il déjà à demi agenouillé.

Tita le releva d'un geste et reprenant sa marche silencieuse, elle retourna lentement dans la grande salle où elle s'assit grave et hautaine dans ce même fauteuil de chêne d'où l'avaient arrachée jadis la colère et les menaces du vieux marquis.

Le flambeau qu'elle avait posé sur un

trépied de bronze antique éclairait en même temps que sa blanche figure un admirable portrait d'elle peint au lendemain de ses noces et où elle était représentée vêtue d'un resplendissant costume florentin de la Renaissance, sa couronne de marquise sur la tête, à la main un rameau d'églantier pourpre, fleur héraldique des Rosellaï.

Quel contraste entre cette belle enfant toute rayonnante d'espérance et de jeunesse, qui souriait alors à la vie, et cette femme en deuil, véritable statue de la douleur morne et de la fierté blessée !

Cependant Jacques l'avait suivie sans prononcer une parole. Adossé pour ne pas défaillir à la porte qu'il avait refermée, le cœur bondissant, les yeux noyés

de larmes, il la contemplait éperdument.

Tita ne pleurait pas, elle. Elle plongeait dans ses yeux des yeux ardents de crainte et d'angoisse. C'était le secret de son propre cœur qu'elle y cherchait.

Peu à peu les regards de Jacques rayonnèrent d'admiration.

Qu'elle était belle encore sous ce vêtement noir, noir comme ses longs cheveux !

Toute une bouffée d'amour et de jeunesse lui monta au cœur ; il oublia et les propos de Galuzzi et ses projets de vengeance et sa douleur même, — tout enfin ! Et tendant les bras vers elle, sans oser pourtant faire un pas :

« Amour de mon âme ! murmura-t-il malgré lui.

Mais Tita secoua tristement la tête dans un geste de détresse et de refus :

— Hélas ! je ne vous aime plus ! dit-elle.

Il la regarda un instant sans comprendre.

— Non, Jacques, je ne vous aime plus, répéta-t-elle froidement.

Alors, lui, soudainement repris de toute sa rage et de tous ses soupçons :

— Depuis six mois ?

— Oui, depuis six mois.

— Et moi qui commençais à douter de la certitude ! moi, dont les genoux avaient fléchi sur votre seuil ! Ah ! je sais tout ! je crois tout ! Hélas ! hélas ! tout notre passé m'était réapparu en mettant le pied sur ces marches ! A ta

seule vue, tout mon respect, toute ma piété pour toi m'étaient remontés du cœur aux lèvres. On m'a menti, me disais-je. Mais toi ! toi tu ne sais pas, tu ne veux pas mentir ! O honte ! O souffrance ! Elle en aime un autre !

— Je dis que je ne vous aime plus, mais je ne dis que cela, Jacques.

— Quel jeu joues-tu avec tes paroles ambiguës, malheureuse femme? Ah ! tu ne m'aimes plus. Eh bien ! ni moi maintenant, je te jure ! Je sais tout, te dis-je. Tu as un amant. C'est pour lui que tu as quitté le marquis il y a six mois ; c'est lui que tu veux rejoindre encore en sortant d'ici. Tu ne m'as même laissé parvenir jusqu'à toi que dans l'espérance de me voir déchirer de mes mains le

pacte qui nous lie. Car tu es une orgueilleuse et il te plairait de marcher le front haut dans ta nouvelle robe de fiançailles. Tu veux te ravoir, Tita, mais je te garde. Tu ne seras l'épouse de personne, entends-moi bien. Que tu aies été ou non la maîtresse d'un autre, c'est à moi que tu appartiens. Je n'ai pas plus de respect que tu n'as d'amour, je n'aurai pas plus de pitié que tu n'as eu de constance et de pudeur ! Tu es la jeunesse et la beauté, donne ce que tu donnes et tiens ce que tu as promis.

Malgré ces paroles de menace, le geste de Jacques s'arrêtait hésitant et comme effrayé. La marquise avait caché son visage dans ses mains avec horreur.

— Voilà donc ce qu'il est devenu !

Voilà ce qu'il pense de moi et c'est dans cette pensée qu'il me revenait ! Oh !

Mais la passion vraie et la vraie douleur l'emportèrent en Jacques. Il courut se jeter à genoux devant elle :

— Oh ! Tita ! Tita ! qu'avez-vous fait de ma vie? Qu'avez-vous fait de vous-même? Vous, me trahir ! Vous, coupable et parjure ! Savez-vous que je vous ai crue morte, madame? Savez-vous que je vous ai pleurée de toutes mes larmes ? Et ne vois-tu pas que c'est encore toi que je pleure vivante, perfide que tu es? Ah ! reprends-la ta lettre, reprends-la ta liberté. Ce n'était pas ainsi que je t'aimais, ce n'est pas ainsi que je te veux.

Une courte pitié traversa ce cœur glacé, mais, bientôt, le désespoir s'en

empara de nouveau. La marquise se rappela son long supplice, et, relevant le front de Jacques, elle le regarda sans défaillir.

— Et depuis quand pleurez-vous? Depuis quand m'avez-vous crue morte? Depuis quand me croyez-vous coupable et parjure? Ah! plût à Dieu que ce fût depuis longtemps, car alors je pourrais peut-être vous pardonner.

» Faut-il tout vous dire, homme sans courage, et êtes-vous de force à tout entendre, car, sur mon âme, j'ai pour vous plus de pitié que de colère? On vous a dit, n'est-ce pas, qu'il y a six mois je me suis enfuie de chez le marquis pour rejoindre celui que j'aimais? Eh bien! on vous a dit vrai. Mais vous a-t-on dit

aussi que je savais où vous étiez, vous, il y a six mois? Vous étiez à Vienne. Ah! voilà qui vous surprend. Mais je vous le dis à mon tour, moi, je sais tout. Et cela, non pour avoir recueilli de la bouche du premier venu quelques propos d'infamies dont j'aurais douté jusqu'à la mort. Je sais tout parce que j'ai tout vu et qu'il m'en a coûté l'honneur et le bonheur de ma vie entière. J'étais dans le Tyrol alors. Le marquis venait de me quitter pour quelques jours, quand a paru dans les gazettes le récit mystérieux de votre duel et de votre blessure.

» A cette nouvelle, pleine de soupçons contre mon mari, pleine de foi en vous, convaincue que vous n'aviez pu risquer que pour moi une existence qui m'appar-

tenait tout entière, j'ai été prise de je ne sais quel vertige, d'un vertige de joie, hélas! car enfin vous aviez survécu au combat, et je jugeais que le marquis m'avait dégagée de ma parole en violant la sienne. Je suis partie; je suis arrivée à Vienne. J'ai couru à l'ambassade de France; j'ai questionné; on m'a répondu. Et moi, qui avais tout quitté sans retour, moi, qui n'avais plus de refuge au monde que vous et votre amour, j'accourais tout éperdue sur la place où vous habitiez, et là, à votre fenêtre, sur votre balcon, dans vos bras et sur vos lèvres mêmes, j'ai vu... Ah! adieu! adieu!

Et, d'un geste de dégoût, elle le rejeta loin d'elle et se dirigea vers la porte.

— Oh! non, ne me quittez pas ainsi, sanglotait Jacques en s'accrochant à elle. Ne me quittez pas, madame! Je vous aime! oui, je vous aime! Si vous saviez... si je pouvais vous dire... Oh! pardon!

Ses paroles incohérentes se perdirent dans un torrent de larmes.

Tita se retourna vers lui et toujours véhémente :

— Aussi bien je n'ai pas tout dit. Oui, sachez cela encore, — car il était écrit qu'il ne serait rien de moi que vous n'ayez brisé ou meurtri. En quittant Vienne, mon parti était pris, je n'avais plus qu'à me jeter dans un couvent. Mais je suis une orgueilleuse, comme vous dites. Il m'en coûtait de laisser croire au marquis que je m'étais parjurée

de gaîté de cœur. J'ai voulu le revoir, j'ai voulu lui faire non pas pardonner mais comprendre cette fuite stupide. Il a refusé de m'entendre, refusé de me recevoir, et comme j'insistais, il m'a fait jeter dans la rue par ses gens. A demi morte de honte et de douleur, j'y suis tombée évanouie. Ce sont des paysans qui m'ont relevée au point du jour. Revenue à moi, je me suis enfuie avec épouvante, et le lendemain j'étais dans le couvent d'où je sors et où je vais rentrer.

— O misérable que je suis, balbutiait Jacques anéanti.

— Oui, bien misérable, en effet, et plus misérable encore que je ne puis dire, si vous m'aimez; — ce qui est possible,

après tout, avec un cœur comme le vôtre. Quant à moi, Jacques, ni votre femme ! ni votre maîtresse ! non pas même votre amie !

Tandis qu'elle parlait, les larmes de Jacques avaient peu à peu cessé de couler. Une sombre expression de désespoir avait transfiguré son visage; il se leva d'un seul mouvement.

— Adieu ! dit-il.

Ce fut cette fois Tita qui le retint :

— Où allez-vous ? Qu'allez-vous faire ?

— Je veux ne plus souffrir, madame !

— Ah ! que le voilà bien le mot de toute votre vie ! Vous avez voulu ne plus souffrir à Vienne et vous vous êtes consolé ! Vous avez voulu ne plus souffrir à Paris et vous vous êtes distrait ! et de consolation en distraction vous avez dé-

truit pierre à pierre tout l'édifice de mon bonheur. Enfin, voici que, — toujours pour ne plus souffrir, — il vous plairait de troubler mon dernier repos d'un remords sanglant et ineffaçable. Vous n'en avez pas le droit. Faites comme j'ai fait. Vivez et souffrez. Si tant est que le soleil du matin ne dissipe pas comme une brume légère tous vos désespoirs de cette nuit.

— Eh bien! oui, je vivrai puisqu'il faut vivre. Mais de grâce, Tita, ne me parle pas ainsi. Tiens, vois! mes tempes brûlent; les battements de mon cœur retentissent jusque dans mon cerveau; mes yeux mêmes s'obscurcissent. Ah! je t'en conjure à genoux, Tita; ne me quitte pas, si tu veux que je vive! si tu ne veux pas que je meure, ne

me tue pas toi-même par ton abandon !

En parlant ainsi, Jacques avait désespérément saisi les mains de Tita qu'il pressait sur son visage et qu'il couvrait de ses larmes et de ses baisers.

Celle-ci le laissait faire tout étonnée :

— Ainsi c'est donc vrai ? tu m'aimais ! et c'est ton amour que tu as promené à travers toutes tes débauches et toutes tes orgies. Ni mon image ne t'a préservé d'aucune tentation, ni mon souvenir ne t'a arrêté sur le seuil d'aucune porte. Qu'aurais-tu fait de pis si tu m'avais oubliée ? Ah ! fou, fou que tu es ! il n'y a rien de sincère en toi. Tu t'enivres aujourd'hui de tes larmes, comme tu t'enivrais hier de leurs caresses et de leurs baisers.

— Ah! surhumaine! ah! implacable! comment te faire comprendre la vérité vraie à toi qui n'as jamais conçu que des vérités justes? Comment t'expliquer que ta présence eût été ma sauvegarde, comme elle eût été mon bonheur et ma vie?

— Va! va! celle qui t'attend te consolera bientôt de celle que tu perds.

— Mais je ne l'aime pas cette fille! Ma chair et mon sang ont pu faillir, mais non pas mon âme qui est à toi.

— Quelles étranges parts faites-vous de vous-même, mon pauvre Jacques? Ah! il faut que je sois bien surhumaine en effet, car si c'est humain cela, cela me révolte et je vous le dis sans colère, c'est cela même qui m'a détachée.

— En menant loin de vous cette vie

de désordre, je n'ai fait que ce qu'auraient fait tous les hommes; en gardant mon amour intact dans cette vie même, j'ai fait ce qu'à ma place bien peu d'entre eux auraient pu faire; ce qu'à la vôtre, Tita, toutes les femmes auraient pardonné.

— Et que m'importe ce que font tous les hommes qui ne sont pas toi, ce que pensent toutes les femmes qui ne sont pas moi? Je suis ce que je suis, j'ai souffert ce que j'ai souffert, et nulle puissance au monde ne peut ressusciter en moi ce que tu y as à jamais anéanti.

Mais lui, toujours à genoux et les yeux levés vers Tita dans une indicible expression d'angoisse et de prière :

— Je t'aime! je t'aime! je t'aime!

— Oui, tu m'aimes parce que je te suis restée fidèle! Tu m'aimes parce que tu me retrouves aujourd'hui telle que tu m'as quittée! Mais que me disais-tu tout à l'heure quand tu es entré? Tu es venu à moi le soupçon au cœur, l'insulte aux lèvres. Parlais-tu alors d'amour ou de mépris? Ne m'as-tu pas reniée, injuriée, maudite? N'as-tu pas dit même que tu ne m'aimais plus? Tu me demandais ce que j'avais fait de ta vie? Eh bien! je te le demande aussi, moi! qu'as tu fait de la mienne et qu'en veux-tu faire encore?

— Mais vous êtes une femme, vous, et je suis un homme. Ni nos devoirs ni nos droits ne sont pareils. En amour comme en morale, Tita, il y a entre

nous toute la différence de l'éducation, des idées et des mœurs. Il y a le monde et ses lois, il y a... il y a la nature et ses instincts.

— En amour il n'y a que l'amour. Adieu, Jacques! »

Les flambeaux presque éteints jetèrent tout à coup une clarté plus vive.

Le malheureux Jacques, sans regards, sans voix, fit un effort suprême pour se relever, puis il retomba douloureusement sur lui-même et Tita disparut dans la nuit.

. . . .

Quelque temps après ces événements, un groupe de voyageurs parisiens con-

duits par Gamba étaient arrêtés devant le palais Lanfreducchi.

« Tout Pise en parle encore, concluait le vieux cicerone en terminant le récit de sa nouvelle légende, et lorsque le lendemain son frère le retrouva dans cette salle, le malheureux jeune homme était atteint de folie.

— Et qu'est devenue l'odieuse Florentine qui avait versé le philtre? demanda un voyageur crédule qui prenait des notes.

— *Chi lo sa*? fit Gamba en hochant la tête et en plongeant ses doigts dans sa tabatière de corne.

— Comment *chi lo sa*? s'écria un voyageur timide qui prenait peur. Il n'y a donc pas de justice dans votre pays?

Et Gamba qui tenait déjà sa prise entre son pouce et son index, éleva solennellement sa main vers le ciel :

— Dans mon pays comme dans le vôtre, seigneur cavalier, il n'y a de justice que là-haut. »

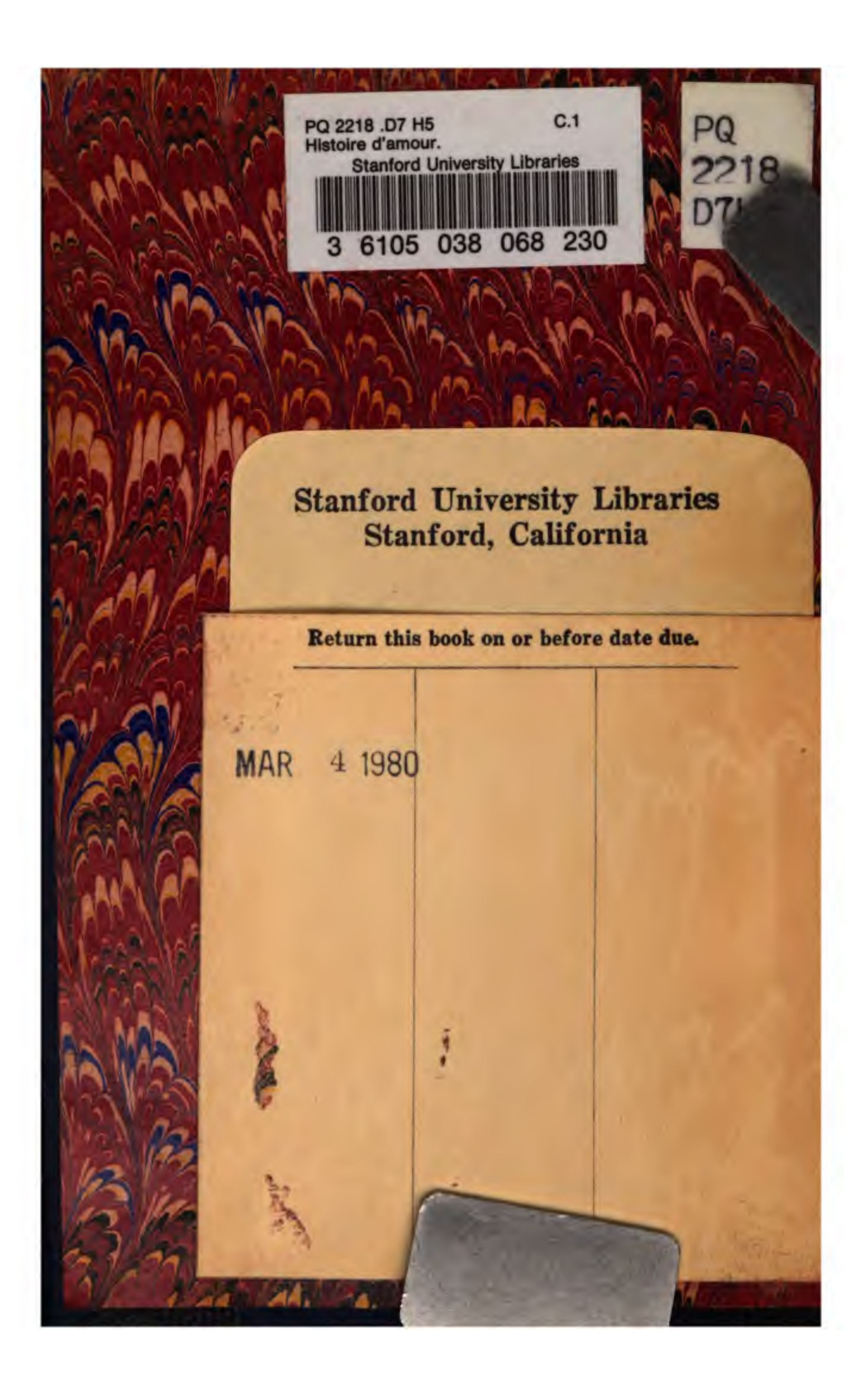
. . . .

C'est une justice bien tardive, n'est-ce pas, madame?

FIN

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20. — 15512-7-90.




PQ 2218 .D7 H5
C.1
Histoire d'amour.
Stanford University Libraries
3 6105 038 068 230
PQ
2218
D7
Stanford University Libraries
Stanford, California
Return this book on or before date due.
MAR 4 1980

